

raison. — Ma petite Claire, une tasse, de l'eau-de-vie dedans, et un papier allumé. »

Le cachet fut replacé plus promptement, plus facilement qu'il n'avait été enlevé, et nous recommençâmes à faire les gens à projets. André était tout entier à ses bâtimens, et moi à Limoges. Je lui notifiai que nous partirions le lendemain matin, et que nous irions à marches forcées. « Monsieur, vous partirez seul. — Pourquoi cela, Monsieur ? — D'après la tournure que prennent les choses, vous n'aurez pas d'extravagances à faire, et je ne vous serais bon à rien. — Et ta conversation, toujours si attachante, et quelquefois si instructive ? — Ma conversation ne vaut pas quatre ou cinq mille livres, qu'on vous volera, si je m'absente, et que je vous conserverai pendant que vous ferez l'amour. »

Je me décidai à partir seul, avec ma voiture et mes deux mules. Ce moyen n'était pas très-expéditif ; mais je voulais que Colombe voyageât commodément. Je m'endormis, en prononçant son nom ; André en calculant ce que valaient les pierres, le fer et le plomb, qu'on avait déjà extraits de la vieille tour.



Moulin étampois (gravure de Sarazin)



Étampes à la fin du XVI^e siècle

CHAPITRE XVII

Second voyage à Limoges.

Je montai dans ma voiture, à la pointe du jour. J'avais de l'or, pour les frais de la route, et pour habiller Colombe en femme de condition ; mon épée et deux pistolets pour ma défense, et l'image de la bien-aimée pour charmer la longueur du voyage.

Je m'arrêtai à Étampes, pour voir encore ma mère. Elle ne m'attendait pas, et je lui procurai une nouvelle jouissance. J'avais les plus grandes obligations à M. Vernier, et je savais ce qui se tramait contre lui.

Je lui rendis une visite, et je lui répétai exactement ce que j'avais entendu dire au duc de Guise. « Je n'ai aucun moyen de résistance, me dit-il, et le chancelier ne voudra pas désobliger les princes Lorrains, en soutenant le procureur du roi d'un petit bailliage. Je serai sacrifié.

« Je serai remplacé par quelque fanatique qui appuiera la persécution que les Franciscains renouvellent contre votre mère.

Vous avez voulu me rendre un bon office ; je vous marquerai ma reconnaissance en faisant transférer la sœur Madeleine dans le couvent des filles du Sacré-Cœur de Paris. Cet acte d'autorité accélérera ma chute. Mais puisqu'elle est inévitable, il importe peu qu'elle arrive plus tôt ou plus tard. »

Nous nous quittâmes, comme devaient le faire des hommes qui s'estiment et qui s'aiment. Je me félicitai de n'avoir pas perdu un mot de ce qu'avait dit le duc, et je me promis bien de ne jamais laisser échapper l'occasion devoir et d'écouter.

Je suivais la route qui m'avait conduit de Saint-Junien à Paris. Je retrouvai, dans chaque ville, le cabaretier qui m'avait reçu ; j'étais partout libre comme chez moi, et je m'arrêtais peu aux privations que m'imposait la nécessité.

Pendant que je marchais, je répétais quelques-uns des cantiques de Colombe : je les savais tous par cœur. Je cherchais à prendre son ton, à imiter les inflexions de sa voix, et je croyais l'entendre chanter. Je pensais, avec transport, au moment de notre réunion, et j'étais heureux.

Un autre jour, je m'occupais d'exercices de piété. Je composais, pour mon patron, des oraisons jaculatoires ; je lui demandais la conservation de Colombe, et l'extermination des huguenots. Je formais des vœux ardents pour que les princes et le haut clergé revinssent aux véritables sentimens de piété, qu'ils jouaient avec impudeur, et qui devaient animer tous les Français.

Les journées ne se succédaient pas au gré de mon impatience. Cependant j'avançais vers cette ville, qui renfermait l'objet du

plus tendre amour. J'entrai à Argenton. Le surlendemain je devais être à Limoges.

En longeant les rues d'Argenton, je remarquai un grand nombre de ligueurs armés, disséminés dans les différens quartiers de la ville. Que faisaient-ils là ? Argenton n'est pas une place forte ; ils ne devaient donc qu'y passer. Où allaient-ils, lorsque rien ne paraissait encore devoir troubler la paix, dans ces cantons ?

Je mis ma voiture et mes mules dans le cabaret où j'avais logé, en allant de Saint-Junien à Étampes, et je parcourus la ville. Les ligueurs étaient dans l'abondance ; ainsi ils n'étaient redoutables pour personne. Le soldat qui vit bien est toujours gai, et il est facile de faire jaser des gens de bonne humeur.

Ils étaient trois mille. Ils venaient du camp qu'avait occupé le maréchal de Biron, près de Poitiers, et ils ne savaient où on les conduisait. Je continuai ma promenade, et je vis, sur une espèce de place, un officier supérieur qui paraissait donner des ordres. C'était bien le moment d'écouter, et je m'approchai.

Me trompé-je ?... est-ce bien lui ?... mais non... hé, oui, oui... par mon patron, c'est lui-même. Je m'élançai, et je tombai dans les bras de Poussanville.

On juge aisément du plaisir que nous eûmes à nous revoir. Notre reconnaissance fut digne du pinceau de Jodelle ; mais son génie était enfermé dans la tombe. Poussanville me conduisit à son logement. On sait que jamais il ne manquait de rien : nous soupâmes tête-à-tête, et nous soupâmes bien. Nous nous racontâmes ce qui nous était arrivé, depuis notre séparation, en sablant d'excellent vin vieux de la Loire.

Quand j'eus terminé mon récit, il me félicita sur l'état actuel de ma fortune ; mais il ajouta que je ne serais jamais un personnage marquant, parce que l'ambition n'est qu'une passion d'accès, quand elle est surbordonnée à l'amour. Il chercha à me prouver, par des exemples, qu'elle doit être dominante, exclusive, et que l'amour doit être simplement le délassement des grands travaux, qui conduisent à la célébrité. Je consentis, très-volontiers, à n'être que l'amant de Colombe, et le sort des héros qu'il me cita, me parut fort au-dessous du mien.

Il me raconta ensuite comment de Poitiers, il était venu à Argenton. Il recevait souvent des ordres du duc de Guise, qui tous tendaient à bien connaître les forces de la ligue, dans les provinces de l'Ouest, et à en rendre un compte exact à ses émissaires. Il lui était expressément enjoint de sonder partout la disposition des esprits, relativement à Henri III, et de s'efforcer de le faire haïr, autant qu'il était méprisé. Ainsi Poussanville semblait tourner sur lui-même, et marcher au hasard. Il avait cependant un but déterminé.

La plupart des émissaires du duc étaient des hommes obscurs, de qui Poussanville ne pouvait rien apprendre sur la véritable position des affaires. Il était cependant dans son intérêt personnel d'en être instruit. Le capitaine Saint-Paul, un des officiers favoris du duc, fit un voyage à Bellac, pour ses affaires particulières, et il lui fut expressément recommandé de voir Poussanville en passant.

Saint-Paul était assez borné ; mais il était vain, très-vain, presque autant que son maître. Il suffit à mon ami, pour le faire parler, de paraître douter qu'il fût, en effet, dans les bonnes grâces de M. de Guise. Saint-Paul, piqué, prouva la réalité de sa

faveur, en racontant ce qu'il savait, et peut-être ce qu'il ne savait pas.

La Belgique et la Hollande étaient insurgées contre le roi d'Espagne. La noblesse belge se donna au duc d'Anjou, frère du roi, et le duc de Guise consentit à ce qu'il se rendît à Bruxelles à la tête de douze mille protestans : c'était affaiblir le parti calviniste en France. Il avait subjugué son souverain, au point de le contraindre à exiger, des huguenots, la restitution des places fortes qu'il leur avait abandonnées par le traité de Bergerac : c'était leur déclarer indirectement la guerre. Mais la paix ne convenait ni à Grégoire XIII, ni à Philippe II, ni surtout au duc de Guise. Poussés tous trois par des intérêts différens, ils sentaient également que leurs projets ne pouvaient réussir qu'à l'aide de troubles, sans cesse renaissans.

La reine Louise de Vaudemont priait beaucoup, et ne se mêlait de rien ; le roi dansait, ou se donnait la discipline ; Catherine de Médicis connaissait seule la véritable situation des affaires, et voyait la couronne chanceler sur la tête de son fils.

Elle fit dire au roi de Navarre qu'il se gardât bien de rendre ses places de garantie, et que son parti n'avait de salut à attendre que de la force des armes.

Pendant que je causais avec Poussanville, un courrier lui apporta l'ordre de se rendre, à marches forcées, à Cahors, et de s'enfermer dans cette place, avec ses troupes. Le brave Vérins y commandait ; mais il manquait de forces.

L'actif et intrépide Poussanville me donna une dernière leçon, sur la manière dont je devais me conduire avec ceux dont la piété n'était qu'extérieure, et notamment avec l'évêque de

Limoges. Ses observations étaient dictées par l'égoïsme, règle unique de sa conduite ; mais je sentis qu'il fallait reconquérir Colombe, et je lui promis sincèrement de suivre ses conseils. Il m'embrassa, m'offrit son lit, et il sortit pour faire ses dispositions de départ.

Il était quatre heures du matin, quand il rentra. Il se jeta tout habillé, à côté de moi, dormit une heure, et alla faire battre la générale. Je me levai ; je fis mettre mes mules à ma voiture, et nous sortîmes en même temps d'Argenton, lui pour acquérir de la gloire, moi pour voler où m'appelait l'amour.

Je traversai Saint-Junien, et je ne trouvai pas à propos de m'y arrêter. J'étais entré à pied à Limoges, il y avait quelque temps, et j'en étais sorti en charrette. Je voulus y reparaître dans un équipage convenable. Une voiture aux armes du maréchal de Biron, deux mules et un cheval en avant, formant la flèche, placée sur une arbalète ! quel effet j'allais produire sur les habitans de Limoges ! la vanité imposa, pour un moment, silence à l'amour. Bientôt je chantai un des cantiques de ma précieuse Colombe, et je m'identifiai avec elle.

J'entrai à Limoges en chantant, et quelques personnes s'arrêtèrent. « Bon, disait l'un, c'est ce fou qui voulait nous enlever la sœur Sainte-Colombe. Il se sera échappé de Montmorillon, disait un autre. — Il aura trouvé cet équipage suu quelque chemin, ajoutait un troisième ; il sera sauté dedans, et le voilà. »

Ces propos me blessaient vivement, et ils augmentaient à chaque instant le nombre des spectateurs. Ils me barraient le chemin. Dans un mouvement de colère, je fouettai mes bêtes de trait à grands coups, au risque d'écraser ceux qui étaient devant

elles. On se rangea précipitamment, et j'arrivai au galop à la grille du palais épiscopal. Je sautai dans la cour, et dans moins d'une minute elle fut pleine de monde. Je me fis faire place l'épée d'une main, et de l'autre, je tenais en l'air le paquet du duc de Guise. Chacun se hâta de se coller contre les murs.

J'appelai le portier, et plus je criais, plus il s'enfonçait dans sa loge. Il est fou, il est fou, criait-on de toutes parts. M. de Mellac parut à une croisée, et demanda la cause de ce tumulte. Il me reconnut, et ordonna qu'on se saisît de ma personne. Mon épée écarta les plus audacieux. Je montrai au révérendissime le paquet que je tenais à la main, et je lui dis que je lui étais envoyé par le duc de Guise. Il sourit de pitié, et leva les épaules. Il allait refermer sa croisée.

« Prenez garde, Monseigneur, à ce que vous allez faire. Ce paquet est de la plus haute importance. M. Péricard l'a écrit en ma présence, dans le cabinet du duc de Guise. » Il est fou, il est fou, cria-t-on encore, dans tous les recoins de la cour. Une escouade d'archers y entra, et je respirai : j'étais certain que ceux-là ne me craindraient pas, et que par conséquent ils m'écouteraient. Je remis l'épée dans le fourreau, et je m'avançai vers le chef de la troupe. Je m'expliquai avec lui, et il fit aussitôt porter mes dépêches à monseigneur.

« Vous ne voyez donc pas, commandant, qu'il n'y a rien dans ce paquet... — Que les chansons qu'il nous a fait entendre en entrant dans la ville. — Désarmez-le, Monsieur le commandant. » Je fis un saut en arrière, et je portai la main sur la garde de mon épée. « Point de violence, dis-je, et je ne m'en permettrai aucune. Monsieur l'officier, ordonnez qu'on garde mon équipage, jusqu'à ce que je puisse le mettre en sûreté. — En sûreté ! c'est lui qu'on y mettra. — Il est fou, il est fou. —

Désarmez-le donc, Monsieur le commandant. — Mes amis, il sera toujours temps d'employer la force. Attendons ce que monseigneur décidera. »

Ces clameurs m'avaient monté la tête. « Apprenez, canaille que vous êtes, qu'on ne désarme pas un capitaine d'infanterie, seigneur du château de la Tour. — Il est fou, il est fou. »

Deux clercs descendirent l'escalier qui conduisait à l'appartement de monseigneur. Ils s'approchèrent de moi avec des marques de déférence, qui frappèrent les spectateurs d'étonnement. L'un d'eux s'adressa aux Limousins rassemblés. « *Omnis homo mendax*, leur dit-il, ce qui signifie que tout homme est menteur, et vous avez menti en proclamant fou ce saint jeune homme ; mais vous avez menti involontairement, et *errare humanum est*, ce qui veut dire qu'il est de l'essence de l'homme de se tromper. Ce pieux catholique a couru les rues de Limoges à plusieurs reprises ; mais les pères du désert ne couraient-ils pas, çà et là, en chantant des hymnes, et en se roulant sur les ronces ?

« Ah, c'est un père du désert, dit un savant de la troupe ! Nous ne savions pas cela. Retirons-nous. » Et tous les Limousins défilèrent devant moi, en baisant le bas de mon manteau, et en répétant : *omnis homo mendax; errare humanum est*.

Je fus conduit, en cérémonie, au cabinet du révérendissime. Il me reçut dans son fauteuil à oreillettes, et il me fit signe de prendre un pliant.

« Vous voulez donc absolument vous marier, mon cher frère ? — Je l'étais, Monseigneur. — Ne parlons plus de cela. Le mariage n'est pas un état pur ; mais on peut le sanctifier par de

bonnes œuvres. Saint Paul l'a prouvé, et il vous laisse un grand exemple à suivre. Le suivrez-vous ? — Oui, Monseigneur. — Voilà qui est bien, mon enfant.

« Le souverain pontife m'ordonne, par l'organe de son légat, de relever sœur Colombe de ses vœux, et monseigneur le duc de Guise me prie de vous unir à elle. Consentez-vous à la prendre pour épouse ? — Mais, Monseigneur, elle l'est déjà. — Ne parlons plus de cela, vous dis-je. Le mariage contracté à Benon ne l'a pas été selon les canons de l'Eglise. Il faut le renouveler ici. — Oh, de toute mon âme, Monseigneur. »

Je suis catholique zélé, ardent même ; mais l'hypocrisie m'a toujours révolté, et mon sang bouillait dans mes veines. Je me contins cependant.

« Parlons à présent, d'autre chose. — Ne parlons que de cela, Monseigneur. — Je vois bien qu'il faut terminer cette affaire-ci, pour vous rendre capable de quelque attention.

« Je vais faire sonner à volée toutes les cloches de la ville. Les bedeaux la parcourront, en annonçant aux fidèles la grande cérémonie, qui aura lieu ce soir au couvent des filles de Saint-Augustin. Vous vous y rendrez. — Je n'y manquerai pas, Monseigneur. — Demain, dimanche, je ferai publier un ban, je donnerai dispense des deux autres, et lundi Colombe et vous serez unis en légitimes nœuds. — Lundi ! — mais c'est bien tard, Monseigneur ! — N'oubliez pas, jeune homme, que la sensualité est indigne du mariage, et que l'objet de ce sacrement est seulement de donner des âmes à Dieu. »

Et le duc de Guise lui écrivait : Si vous aimez le plaisir, vous vous renfermez dans le cercle que vous tracent votre état, et les

bienséances. Quel empire il fallait que j'eusse acquis sur moi, pour ne pas éclater ! Colombe ne m'était pas encore rendue.

M. de Mellac me congédia, en me donnant rendez-vous, pour quatre heures du soir, aux filles de Saint-Augustin, et en me répétant qu'il allait donner ses ordres.

J'avais mon or dans mon escarcelle ; mais cela ne suffisait pas. Je voulais savoir ce qu'était devenu mon équipage. Le chercher, c'était m'occuper de Colombe.

Je parcourus les principales rues de Limoges. Le bas peuple se rangeait devant moi ; répétait : c'est un père du désert, et me saluait avec respect.

J'appris enfin qu'un cabaretier avait retiré ma voiture et mon attelage. J'y courus, et je vis qu'ils étaient aussi bien que je pouvais le désirer. Je voulus convenir de prix avec Ambroise. Il me répondit que l'équipage d'un père du désert porterait bonheur à sa maison, et que décidément il ne recevrait rien.

Bientôt le son des cloches me fit connaître que l'évêque commençait à exécuter ses promesses ; mais il n'était encore que deux heures, et je bouillais d'impatience.

Il me sembla qu'attendre dans l'église du couvent, c'était, en quelque sorte, abrégé le temps. Tout devait m'y parler de Colombe, jusqu'au rideau qui défendait, aux regards profanes, de pénétrer à travers la grande grille, qui leur dérobait les vierges du Seigneur. C'est là qu'elle est, me disais-je ; c'est de là qu'elle paraîtra bientôt à mes yeux, avides de la revoir. J'étais seul dans l'église, et je la parcourais dans tous les sens.

Mon attention se fixa sur un tableau qui représentait sainte Cécile, et qui d'abord me parut assez mauvais. Bientôt je crus reconnaître dans les traits de la sainte ceux de ma Colombe, et l'ouvrage me parut médiocre. Je continuai à l'examiner... Oh, c'est elle... c'est bien elle, pensai-je, je ne peux plus m'y méprendre. Voilà ce jeu de physionomie enchanteur, auquel je ne conçois pas que personne puisse résister ; voilà ses doigts effilés, qui s'étendent voluptueusement sur ce psaltérion. Dans la moyenne région de l'air paraissent des anges, qui vont placer une couronne sur sa tête. Oh, cette couronne est de myrte ; ces anges sont des amours. Ce tableau est digne de Léonard de Vinci !

Je tombai à genoux, et je suppliai mon patron de me pardonner les idées mondaines auxquelles je venais de m'abandonner dans une église. J'étais devant le portrait de sainte Cécile, et je la priais, plus vivement encore, d'intercéder pour moi. Est-ce bien elle que j'invoquais ?

Le bruit des cloches se fit entendre de nouveau, et l'église s'emplit à l'instant. Le bedeau me conduisit près de la grille, et m'indiqua un prie-dieu, couvert en damas cramoisi, qu'il avait placé pour moi. Je m'agenouillai une seconde fois.

L'orgue annonça que l'auguste cérémonie allait commencer. Le cœur me battait avec une extrême violence. Il était partagé entre d'amour divin, et celui que m'inspirait Colombe. Je m'efforçai de les concilier : cela était difficile. Je me recueillis cependant, et, pour un moment, j'appartins tout entier à mon patron.

Le grand rideau se tira enfin. Oh, toutes mes idées pieuses s'évanouirent. Je cherchai, je trouvai Colombe, et je tombai dans un ravissement, qui tenait de l'extase.

Elle était placée entre deux religieuses, et la supérieure était debout, derrière elle. Elle avait les mains étendues sur la tête de celle qui allait lui échapper ; elle la bénissait. Toutes quatre étaient tournées vers l'intérieur de l'église. Colombe m'aperçut, et me sourit.

Oh, quel sourire ! Son effet est impossible à peindre. Vous seul le concevez, vous qui, après des obstacles, qui paraissaient insurmontables, avez été unis à l'objet de l'amour le plus tendre, ou qui en avez été séparés, après huit jours d'une félicité, qui ne faisait que naître.

L'évêque parut, dans ses habits pontificaux, et entouré de son clergé. Il déclara, à haute voix, que la pleine puissance de notre saint père le pape remettait Colombe dans le monde, et qu'elle y était appelée pour la plus grande sanctification de son âme.

Un grand-vicaire lut la bulle du légat, et tous les assistans répondirent amen.

M. l'évêque nous adressa ensuite un discours, plein d'onction, sur les devoirs du mariage. Il peignit le ciel ou l'enfer ouvert pour les époux qui les pratiquent ou s'en écartent.

Je me rappelai le passage de la lettre du duc de Guise... Oh, pensai-je, combien la Religion est étrangère aux faiblesses de ses ministres ! Colombe n'en peut faire la distinction : elle est plus heureuse que moi. Imitons sa ferveur, et revenons à la foi implicite.

Les deux religieuses la dépouillèrent, en cérémonie, des signes qui constataient son sacrifice, et sa captivité volontaire. Ses longs cheveux blonds tombèrent, par boucles, sur des épaules d'albâtre ; la rougeur du plaisir, et peut-être de la pudeur couvrirent ses joues du plus vif incarnat.

On la revêtit de la robe qu'elle portait, quand elle se présenta aux filles de Saint-Augustin. C'était la seule qu'elle eût, en fuyant Madame la maréchale. Cette robe était dans un triste état, et Colombe n'en était que plus belle : elle devait tout à la nature et à la jeunesse. La laideur seule a cherché à détourner d'elle une attention défavorable, en la fixant sur des habits somptueux.

Cependant je voulais que l'épouse d'un homme comme moi parût avec un état digne d'elle, et je me promis d'employer à cela la journée du lendemain.

L'évêque ordonna à Colombe de passer du côté de la grille où j'étais, et au directeur du couvent de nous fiancer. Nos mains se touchèrent... Colombe laissa tomber sa tête charmante sur ma poitrine. J'y sentais un volcan qui me dévorait... On fut obligé de nous soutenir.

On reconduisit Colombe dans l'intérieur du couvent, et Monseigneur prononça qu'elle n'en sortirait que pour se présenter à l'autel.

Je me retirai, satisfait, heureux, autant qu'on peut l'être, quand on attend.

Amhroise était un gros réjoui, catholique zélé, prêt à tout faire pour la Religion, et faisant tout gaiement. Il convint que

Colombe ne pouvait se marier sans avoir une robe belle et neuve. Mais il était six heures du soir, et le lendemain ôtait dimanche. « Diable, diable, disait-il, en se grattant l'oreille, il n'y a pas une minute à perdre. »

Nous courons chez une, deux, trois couturières.-Elles commencent par me faire observer le peu de temps qu'elles ont à elles ; je leur fais voir de l'or. Une d'elles se détache pour aller prendre la mesure de Colombe ; la seconde court pour trouver des aides ; la troisième nous conduit chez un marchand d'étoffes. Nous levons ce qu'il y a de plus riche et de plus élégant.

Une heure après, six ouvrières étaient établies chez Ambroise. Je fis apporter ce qu'il avait de légumes cuits : c'était samedi. Il les servit dans un coin de la chambre que nous avions érigée en laboratoire. Huit heures sonnèrent : nous n'en avons plus que quatre nous.

Cependant il fallait souper. Nous perdîmes encore quinze minutes : je les comptais.

J'encourageais, je pressais mes ouvrières. Malgré mes soins, leurs paupières s'appesantirent : c'était l'heure où les honnêtes gens se couchent partout. Il fallait les tenir éveillées, et je leur fis apporter du vin chaud. Il produisit d'abord l'effet que j'en attendais, et l'ouvrage allait avec une rapidité qui m'enchantait. Bientôt les têtes s'échauffèrent ; elles s'embrouillèrent ensuite, et la robe de Colombe tomba des mains des couturières sur leurs genoux. Je redoutai l'accident ordinaire en pareille circonstance ; j'enlevai la robe, et je la mis en sûreté : il était temps. Ambroise riait ; moi je me désolais.

Les fumées du vin se dissipèrent peu à peu, et à dix heures ces dames reprirent leur aiguille. Mais elles s'en servirent avec une nonchalance, une lenteur désespérante. Minuit sonna. Il est dimanche, s'écria l'une d'elles, et toutes jetèrent leur ouvrage, avec effroi. J'enrageais ; mais je ne pouvais blâmer leur respect pour les lois de l'Église.

« Colombe se mariera donc sans avoir une robe neuve, dis-je en soupirant. Pourquoi cela, me répondit Ambroise ? minuit sonne dimanche comme le samedi, et nous les remettons à la besogne. Vous ne vous mariez pas avant dix heures, et en dix heures, six femmes font bien des choses. Allons nous coucher, Monsieur. » C'est ce que je pouvais faire de mieux.

Ma pauvre tête était surchargée d'idées, souvent contradictoires, et le sommeil fuyait loin de moi. Je m'endormis enfin, et il était grand jour quand je m'éveillai.

Je m'habillai précipitamment. « Où allez-vous, Monsieur, me demanda Ambroise ? — Passer la journée dans l'église des filles de Saint-Augustin. — Monsieur, les pères du désert vivaient de racines ; mais ils mangeaient. Je ne souffrirai pas que vous sortiez sans avoir déjeuné. » Il fallut me soumettre : c'est souvent le seul moyen de se débarrasser d'un importun. Je courus au couvent, et je me mis en prières devant le portrait de sainte Cécile. La messe sonna, deux grandes heures après, et à l'élévation le grand rideau s'ouvrit. Je volai à la grille ; mes yeux et ceux de Colombe se rencontrèrent. Nous oubliâmes la sainteté du lieu, et celle des grands mystères qu'on y célébrait. Quand le rideau fut tiré, j'allai demander pardon à sainte Cécile de mes coupables distractions.

Une idée lumineuse, excellente, admirable me frappa. Colombe, me dis-je, ne doit sortir du couvent que pour se présenter à l'autel ; c'est fort bien ; mais on ne m'empêchera pas de voir ma fiancée et de lui parler.

Je ne savais plus marcher au pas Je courus à la porte d'entrée du couvent, je sonnai, et je demandai Colombe. La tourière me répondit que cela ne se pouvait pas. « Et la raison, ma sœur ? — Tout a été prévu, Monsieur, et on a pensé que si vous vous trouviez ensemble au parloir, on ne pourrait plus vous en arracher. » Il fallut me soumettre encore.

Je rentrai à l'église. Le bedeau vient me dire qu'il allait la fermer, jusqu'à l'heure des vêpres. Que de formalités, de lenteurs ! Il y avait de quoi devenir véritablement fou.

Je retournai chez Ambroise. Ses contes me rendirent un peu de tranquillité. « Savez-vous bien, Monsieur, me dit-il, que vous avez beaucoup perdu, auprès de moi, de la réputation de sainteté qu'on vous a faite par la ville. Ce père du désert n'est réellement qu'un beau jeune homme, amoureux jusqu'à la frénésie. — Ambroise, je confesse mon indignité ; mais je n'ai cherché à tromper personne. »

La curiosité est une passion dans les petites villes. On voulait voir de près ce jeune homme pour qui on déliait les religieuses de leurs vœux, et qui passait pour un saint. Des personnages notables de Limoges vinrent me rendre visite, et je leur parlai de Colombe. Quelques-uns m'engagèrent à dîner, et le nom de Colombe était la seule réponse qu'ils tiraient de moi. Ils me quittèrent, en regardant Ambroise, et en lui souriant d'un air très-significatif.

Ils répandirent, par la ville, que le prétendu saint n'était qu'un homme fort ordinaire ; le peuple se souleva contre eux. L'évêque et son clerc avaient parlé, c'était assez pour lui. Les gens raisonnables m'avaient bien jugé, sans doute ; mais ils apprirent qu'il faut toujours paraître respecter les préjugés populaires. Nous entendîmes, Ambroise et moi, un grand bruit dans la rue. C'étaient les vitres des incrédules qu'on cassait ; c'étaient les archers qui cherchaient à rétablir l'ordre.

Dès que je parus dans la rue, le commandant vint à moi. et me dit que je pouvais seul ramener le calme dans les esprits. Des hommes du peuple me prirent dans leurs bras et me promenèrent comme une relique : j'étais destiné à jouer tous les rôles à Limoges, et j'avoue que je ne fus pas fâché d'y faire briller mon éloquence.

Du haut de l'espèce de pavois, sur lequel on m'avait élevé, je haranguai le peuple, avide de m'entendre, et je lui dis ce que je pensais sincèrement. Je déclarai que je n'étais qu'un misérable pécheur ; mais que j'étais plein de religion et de foi, et que j'allais en donner la preuve. J'ajoutai que nos livres saints nous ordonnent d'aimer notre prochain, catholique, bien entendu, et de le plaindre quand il s'égaré ; que les lois divines et humaines nous défendent de nous faire justice nous-mêmes, et que les excès, quels qu'en, soient les motifs, sont toujours répréhensibles. Enfin je louai le zèle que ce bon peuple venait de marquer pour la Religion ; mais je le priai de réserver son courage pour combattre, et exterminer les huguenots.

Des acclamations universelles s'élevèrent. On me rapporta en triomphe à mon cabaret, en criant : Mort aux huguenots, gloire au père du désert !

Étrange peuple, qui voulait, deux mois auparavant, que je fusse fou, et qui voulait aujourd'hui que je fusse un saint ! Il m'avait négligé, depuis que j'étais sorti de l'évêché, et il avait suffi de quelques mots pour ranimer son fol enthousiasme !

Deux cent cinquante d'entre eux coururent à la mmiicipahté, et s'inscrivirent sur les rôles des ligueurs. D'autres mirent en œuvre tous les vitriers de la ville, et firent réparer le dégât qu'ils avaient fait. Quel instrument que le peuple, dans les mains de ceux qui savent s'en servir ! Que la cour et les Guise le connaissent bien !

La maison d'Ambroise ne désemplassait pas. Le vin y coulait à flots. Les clameurs, les vociférations se succédaient sans relâche. On aiguïait des épées rouillées, de vieilles pertuisanes sur les tables du cabaret. On jurait, par ces mauvaises armes, de traiter les huguenots comme les Amalécites l'avaient été par les Hébreux.

M. de Mellac m'envoya dire de me rendre au palais épiscopal. Il me félicita sur ce que je venais de faire, sur les succès brillans que j'avais obtenus. Il m'assura que personne ne pouvait résister à la force des argumens religieux que j'avais développés à la multitude, à l'éloquence entraînante avec laquelle je les avais présentés. « Vous avez, ajouta-t-il, conquis deux cent cinquante hommes de plus à la vraie Religion. Le duc de Guise vous a bien jugé.

« Parlez-moi maintenant des observations que vous avez faites, des renseignemens que vous avez recueillis sur la route de Paris à Limoges. — Monseigneur, les vêpres sonnent chez les filles de Saint-Augustin, et je m'éloignai à grands pas. « Oh, quel homme, disait-il en me regardant aller ! mardi il parlera. »

J'entrai le premier à l'église, et j'en sortis le dernier. Le grand rideau ne s'ouvrit pas. Je m'en consolai aux pieds de sainte Cécile.

Je rentrais chez Ambroise. Les Hébreux étaient dans un état d'ivresse complet. L'intérieur de la maison offrait un tableau repoussant ; mais le cabaretier avait vendu deux barriques de vin.

Je me fis servir à souper dans ma chambre. Je courus ensuite la ville pour rassembler mes couturières. Elles dansaient, clandestinement, dans un faubourg, en l'honneur de sainte Madeleine, qu'on fêtait ce jour-là. Je crus remarquer qu'elles avaient quelque rapport avec la sainte... avant sa conversion.

Elles répondirent à mes instances qu'il n'était que six heures, et qu'elles ne pouvaient commencer à reprendre l'aiguille qu'à minuit. Je répliquai qu'il n'y a pas plus de mal à coudre qu'à danser. Une d'elles, la plus savante, sans doute, me dit que son curé défendait la danse ; mais que les commandemens de l'Église n'en parlent pas ; qu'au contraire, ils interdisent rigoureusement le travail les dimanches et les fêtes. Je n'avais rien à répliquer à cela.

J'avais encore six mortelles heures à attendre. Que faire pendant ce temps-là ? Depuis long-temps ma tête était dans un état de contraction, qui augmentait, à mesure que le moment du bonheur approchait. Elle était pesante, embarrassée ; je sentais un certain engourdissement dans tous mes membres. Je ne suis pas de fer, me dis-je, et je me marie demain. Allons nous reposer.

J'allai, en effet, me jeter sur mon lit, et je m'y endormis si profondément qu'Àmbroise fut obligé de m'éveiller à minuit. Mes ouvrières avaient été de la plus grande exactitude au rendez-vous ; mais elles me parurent harassées, et je prévis encore quelque nouveau contre-temps.

Je chargeai Ambroise de se procurer quelque chose de léger, de la pâtisserie, ou autre chose semblable. J'interdis rigoureusement le vin ; mais je permis le miel délayé dans de l'eau.

Elles reprirent leur ouvrage. J'avais dormi six heures ; j'étais frais et dispos. Je ne les perdais pas de vue un moment ; je les encourageais, par des promesses, et des paroles de bienveillance. La nature fut plus forte que la cupidité. Je ne cessais d'aller de l'une à l'autre. J'éveillais celles qui sommeillaient, je jurai, par mon patron, que Colombe aurait une robe neuve pour se marier ; il était six heures, et il me paraissait difficile que celle-ci fût prête pour dix.

Je trépignais, en pensant à la foule qui se presserait à notre mariage, et combien il serait humiliant, pour Colombe, et pour moi, qu'elle parût à l'autel dans un équipage digne tout au plus d'une servante. Je jurai même ; mais j'en demandai aussitôt pardon à saint Antoine.

« Monsieur, me dit celle qui m'avait porté la parole au bal, vous n'avez qu'un moyen de nous éveiller complètement. — Eh, quel est-il ? Parlez, parlez. — Permettez-nous de danser une ronde. — Comment une ronde ! y pensez-vous ? N'avez-vous pas perdu assez de temps ?—Monsieur, reprit la plus jeune, toute espèce de plaisir produit la lassitude, et il n'y a qu'un moyen de la dissiper : c'est, comme disent les bonnes gens, de

reprendre du poil de la bête. — Dansez donc votre ronde, et dépêchez-vous. » Je leur en aurais joué une, si j'avais eu là mon serpent.

Elles s'éveillèrent en effet, et si complètement que l'ouvrage marcha pendant une heure avec une rapidité surprenante. Elles se jetèrent, aussi vivement, sur les rafraîchissemens, que je leur avais fait servir. « Allons, me dis-je, encore une demi-heure de perdue ! »

Bientôt une contestation s'engagea entre elles, et détruisit toutes mes espérances. L'une dit à celle qui avait coupé la robe, qu'elle s'était trompée, et qu'il manquait une pointe, je ne sais où. Celle-ci répondit que la pointe y était. « Elle n'y est pas. — Elle y est. — Je vais vous faire voir que non. — Vous ne toucherez pas à cela. » Elles tenaient la robe, chacune de leur côté ; elles tiraient avec force ; il en resta moitié dans les mains de Perette, et moitié dans celles de Margot.

Je ne me possédai plus. Je pris la cruche à l'eau miellée, et je la leur vidai sur la tête ; un balai se trouva sous ma main, et je les jetai dans l'escalier, les unes sur les autres.

« Que diable avez-vous fait là, me dit Ambroise ? Le mal pouvait se réparer... — Se réparer, et il est huit heures ! — Vous l'avez rendu irréparable. » En effet, la malheureuse robe était tachée, et poissée partout.

Que faire à présent, que vais-je devenir ? — C'est ce qu'il fallait vous demander, avant que de mettre la main sur cette diable de cruche. — Colombe se mariera sans robe ; mais elle se mariera, dussé-je l'épouser en chemise. — En chemise, en chemise ! Les jeunes gens sont bien extraordinaires ! Ils

désespèrent sans raison, et... — Comment sans raison ! et quel remède trouvez-vous à cela ? — Moi, Monsieur, je n'en vois point ; mais ce n'est pas à moi à en trouver un : ce n'est pas moi qui me marie... Ah, ah, quel trait de lumière ! Ah, Monsieur, Monsieur ! — Parlez donc, au nom de Dieu. — Je connais une jeune fille, chargée de décorer l'image de la Vierge... — Hé bien ? — Hé bien, vous ne saisissez pas mon idée ! Nous prenons chez les marchands de soieries une pièce d'étoffe ; chez la mercière un millier d'épingles ; chez la galantière des fleurs pour garnir le chignon...y êtes-vous à présent ? — Ambroise, vous devez voir que je ne suis pas disposé à plaisanter. — Marion drape madame Colombe à la turque... — M'y voilà, m'y voilà, à la grecque, à la romaine. Le costume sera noble, imposant et nouveau. Courons, mon cher Ambroise, courons. »

À neuf heures Marion était dans le couvent, avec tout ce qu'il lui fallait pour parer l'idole du jour. C'était un peu tard ; mais on attache bien des épingles en une heure.

Ah, mon Dieu, j'ai oublié une chose de grande importance. Le contrat de mariage n'est pas fait : on ne saurait penser à tou. « Ambroise, allez me chercher un notaire ; il écrira pendant que je m'habillerai. »

Le contrat ne se composa que d'une seule clause : tout à Colombe après moi ; tout à moi après Colombe. Ambroise me servait de valet de chambre ; le notaire et lui finirent en même temps.

Toutes les cloches sonnèrent à volée. L'heure fortunée était venue. Je pris le notaire sous le bras, et je le fis trotter, peut-être pour la première fois de sa vie. Il fallait que le contrat fût signé

avant la célébration du mariage. On nous fit entrer dans la sacristie. Colombe y était déjà, belle comme Aspasia, et modeste comme l'innocence. Nous signâmes.

On vint nous avertir que monseigneur allait se rendre à l'autel. J'y présentai ma Colombe. Dès que nous parûmes, un murmure général d'approbation se fit entendre, et en effet, on ne voyait pas souvent un couple aussi remarquable. Les femmes examinaient le costume de Colombe, et le trouvaient aussi élégant qu'extraordinaire. Au reste, disaient-elles, tout devait être nouveau à un mariage comme celui-ci.

Monseigneur commença par nous adresser une exhortion pathétique, sur la sainteté et les devoirs du mariage. Je reconnus le lendemain qu'il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait. Il nous fit jurer une haine irréconciliable aux huguenots : la conservation de ses revenus tenait à leur affaiblissement. Cette haine était sincère dans le cœur de Colombe et le mien ; nous jurâmes avec une véhémence, qui tira des larmes des yeux de l'auditoire. Enfin, monseigneur prononça les paroles sacramentelles.

Nous repassâmes à la sacristie. Le révérendissime nous y suivit. Il embrassa la mariée, ce qui ne me plut pas trop, et il m'invita à dîner pour le lendemain.

Ma prédication de la veille, et le rôle que monseigneur avait joué dans cette affaire, avaient attiré sur nous la considération générale. On nous entoura, on nous déclara qu'on ne souffrirait pas que la charmante mariée logeât au cabaret. Quelle transition, nous disait-on ; pour une très-jeune femme, que de passer d'une maison sainte dans un réceptacle d'ivrognes !

Je sentais la justesse de cette observation. Je sentais aussi que je ne pourrais causer librement avec Colombe que le soir... Toujours des difficultés, des obstacles : l'homme est-il né pour être soumis aux circonstances ? Ne lui est-il pas permis de vivre pour lui ? Il me fut impossible de résister à des instances, qui se répétaient sans relâche. Un marguillier de la cathédrale demanda la préférence, en raison de ses rapports directs avec le prélat qui nous avait mariés. Je la lui accordai, parce qu'il était garçon, qu'il avait soixante ans, et que vraisemblablement, il ne serait pas importun. On nous conduisit en triomphe jusqu'à sa porte.



Jeune femme française vers 1600 (recueil de Gaignières)



Guillaume Viole.
Euesque de Paris.

CHAPITRE XVIII

Un évêque ligueur démasqué.

M. Dupont faisait très-bien les honneurs de chez lui. Il nous mena d'abord à un logement écarté : je trouvai cela très-bien. Il nous invita ensuite à venir partager son dîner : il me semblait que cela ne pressait point. Il fallut encore nous soumettre.

Quel dîner ! Le ciel prodigue ses biens, à ceux qui se donnent à lui, même indirectement. J'étais placé, comme de raison, à côté de Colombe, et la nappe était longue... Avec quelle tendresse, quel feu nous nous regardions ! Je n'y pus tenir plus long-temps. Je l'embrassai... comme on embrasse une femme que l'on adore, qu'on a perdue, et qu'on vient de retrouver. J'en demandai ensuite la permission à monsieur le marguillier.

Je regardais Colombe, et ses draperies. J'étais effrayé du nombre des épingles qui les attachaient. Oh, pensais-je, il y en aura pour une heure... Nous dînions à travers tout cela. La satisfaction du cœur donne de l'appétit. A la fin du repas, je déclarai à M. Dupont que je ne m'étais pas couché la nuit

précédente ; Colombe ajouta qu'elle n'avait pas dormi, et nous lui demandâmes la permission de nous aller reposer. Il sourit ; c'était répondre. Nous nous levâmes.

La tourière des Augustines entra. Elle apportait le paquet de Colombe ; il était bien léger ; mais ce qu'il contenait était d'une nécessité indispensable. Je le pris sous mon bras.

Mes couturières parurent ensuite. Elles venaient demander leur argent. Elles ne l'avaient pas gagné. Je les payai, pour m'en débarrasser, et je présentai la main à Colombe. Tout à coup les deitx battans des portes s'ouvrirent avec fracas. Les nobles de la ville, et leurs femmes venaient nous féliciter. Au diable les félicitations et les féliciteurs, grommelai-je entre mes dents, « Mon cher Antoine, me dit tout bas Colombe, il faut être poli. » Cette voix allait toujours à mon cœur. Je restai.

Après les premiers compliments, les dames s'approchèrent de Colombe, et son costume devint l'objet de la plus stricte attention. Elles en louaient la légèreté et la grâce ; elles finirent par demander le nom de l'ouvrière qui drappait avec cette perfection. Je nommai Marion, d'un ton brusque, que je m'efforçais en vain d'adoucir.

« Mesdames, dit la baronne de Polainville, nous recevons les modes de Paris, quand elles y sont à peu près usées. Ayons la noble ambition de donner le ton à la capitale. Habillons-nous toutes à la Colombe. A la Colombe, à la Colombe, s'écrièrent-elles, toutes à la fois. Elles sortirent aussi précipitamment qu'elles étaient entrées. Il ne me fut pas difficile de pénétrer le but essentiel de leur visite. Cependant je ne pus m'empêcher de leur savoir bon gré de prendre Colombe pour modèle.

Les maris étaient restés. Que veulent-ils encore ? Je ne vois pas ce qu'il leur reste à dire.

L'un d'eux s'avança d'un air doucereux, en faisant trois ou quatre révérences. « Je ne crois pas, dit-il à Colombe, que M. de la Tour fasse un long séjour dans cette ville. N'aurons-nous pas, Madame, l'extrême satisfaction d'entendre, pour la dernière fois, cette voix angélique, qui nous a fait, si souvent, tressaillir de volupté ? — Hé, Messieurs, vous avez assez entendu Colombe au chœur, et il ne s'agit plus de chansons. » Elle me tira à part. « On nous comble d'amitiés, me dit-elle, et un peu de complaisance coûte si peu ! » Elle n'attendit pas ma réponse, et elle commença à chanter.

Elle chanta, elle enchantait. C'étaient un ravissement, des cris, des applaudissemens, qu'on n'avait pu se permettre dans l'église, et qui éclataient avec une telle force, que cent personnes se rassemblèrent devant les croisées. J'enrageais, oh, j'enrageais ! Vingt fois je fus tenté de prendre ma Colombe par la main, et de souhaiter le bonsoir à la compagnie. Je n'étais pas à la fin de mes tourmens.

Une table de cinquante couverts fut dressée. Monsieur Dupont nous avait permis de nous aller reposer après le dîner ; mais il n'entendait pas perdre les apprêts d'un magnifique souper. Colombe lisait dans mes yeux. « Mon bon ami, me dit-elle à l'oreille, veux-tu que je marque un empressement, qui donnerait de moi la plus mauvaise opinion ? Possède-toi, mon cher Antoine. Si nous n'avions pu nous marier que demain... — Oh, je ne sais rien supposer. — Je t'en prie, je t'en conjure. » Je m'efforçai de sourire, et je crois que je fis la grimace.

Les dames rentrèrent, en folâtrant, en sautillant, elles étaient au comble de la joie. Une mode créée à Limoges ! La boutique du marchand de soieries était vide ; Marion était devenue un personnage de la plus haute importance. Elle avait rassemblé sous ses ordres, toutes les couturières de la ville. Le surlendemain, les premières draperies à la Colombe devaient paraître dans les rues de Limoges.

« Je vous engage, Mesdames, à recommander à Marion de ne donner, à ses ouvrières, ni vin chaud, ni eau miellée. » On me demanda, avec empressement; ce que cela signifiait. Je racontai les accidens de la nuit précédente, et je les racontai assez gaiement. On voit que je me résignais. Il le fallait bien : Colombe le voulait ainsi. Un regard, lancé à la dérobee, me témoigna sa satisfaction et son amour.

On rit, on rit beaucoup. Je finis par faire comme les autres : j'ai déjà remarqué que la gaieté se communique. On ne laissa échapper, ni l'occasion de nous adresser quelque chose de flatteur, ni celle de dire un bon mot ; on trouve, par fois, en province quelques gens d'esprit.

« Ah, mon Dieu, mon Dieu ! neuf heures sonnent à la cathédrale, dit la baronne. Ah, Mesdames, quel libertinage ! M. Dupont, veuillez faire appeler nos gens. »

Aussitôt vingt cuisinières se rangèrent en file dans l'allée de la maison. Chacune d'elles portait à la main une lanterne, dont jaillissait la lumière à travers un carreau de corne, à demi-grillé. On nous adressa un bonsoir plein d'affection, à travers laquelle perçait un sourire sardonique, et on disparut.

M. Dupont s'occupa à faire ranger sa salle-basse, et nous fûmes seuls enfin. Je saisis un flambeau ; nous montâmes l'escalier en quatre sauts, et nous nous enfermâmes à double tour dans notre chambre, bien résolus à n'ouvrir à personne, fût-ce même à mon patron.

Je commençai à détacher cette multitude d'épingles. La précipitation, l'impatience ont leurs inconvénients : je ne cessais de me piquer les doigts, et j'allais toujours. Colombe m'arrêta. « Mon cher ami, me dit-elle, nous avons tenu une conduite bien répréhensible. Pendant les huit jours que nous avons passés ensemble, nous n'avons pas élevé une seule fois nos pensées vers le Ciel. C'est à cet oubli coupable que nous devons les disgrâces, que nous n'avons cessé d'éprouver. Depuis que le saint évêque de Limoges nous a unis, nous nous sommes exclusivement livrés à l'amour, et ton patron t'en punit : tu as tous les doigts en sang. Tombons à genoux, mon ami, et louons le Seigneur. »

Il ne fallait qu'un mot pour me rappeler à la piété, solide et fervente, que j'avais sucée avec le lait de ma mère.

Nous chantâmes, à haute voix, un *Te Deum*, un *Te Deum* tout entier. Bravo, bravo, nous cria M. Dupont, par le trou de la serrure, quand nous cessâmes de chanter.

Je reconnus bientôt combien était sage le conseil que m'avait donné Colombe : mon patron m'inspira qu'il est désagréable d'avoir les mains enveloppées de linges une première nuit de mariage, et je déshabillai ma Colombe avec circonspection.

Il m'inspira encore que la chasteté veut qu'on tire un voile épais sur des délices... Je n'en parlerai pas.

Le matin, nous nous trouvâmes assez calmes pour nous raconter ce qui nous était arrivé depuis notre séparation. Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà écrit.

Colombe m'apprit qu'elle avait failli mourir de douleur, quand on m'arracha de la grille, à mon premier voyage de Limoges ; qu'elle avait demandé son époux à grands cris ; qu'elle avait protesté contre des vœux qui étaient rompus, puisque je vivais encore ; enfin qu'on n'avait pu modérer ses transports, qu'en parlant à sa conscience.

La supérieure lui représenta que son mariage de Benon était nul, et qu'ainsi elle avait pu contracter un engagement indissoluble avec le Ciel ; qu'elle avait passé huit jours avec moi dans un état de concubinage, et qu'elle devait expier cet énorme péché, en sanctifiant le reste de sa vie. Toujours digne de son nom, Colombe s'était soumise.

Nous retombâmes dans un nouvel embarras. Nous avions vingt aunes d'une riche étoffe ; mais je ne possédais pas les talents de Marion. Il fallait se lever, cependant, pour éviter le scandale et les caquets. Colombe fut trop heureuse de retrouver cette petite robe de voyage, que j'avais jugée indigne d'elle.

Je descendis. M. Dupont voulut m'adresser les quolibets d'usage : j'étais déjà dans la rue, j'entrai partout, et partout je demandai des couturières ; elles étaient rassemblées chez la baronne de Polainville. Là, sous les ordres de Marion, elles faisaient des robes à la Colombe, pour les dames les plus distinguées de la ville. On se tire de tout avec de l'imagination et de l'argent. Je retournai chez Ambroise ; je fis mettre mes mules à ma voiture, et je les poussai ventre à terre jusqu'à Saint-Junien. J'y fis une levée de couturières, et je les ramenai

du même train à Limoges. Je les établis chez Ambroise, pour ne pas abuser de la complaisance de M. Dupont. Les mesures prises, elles me déclarèrent qu'elles n'avaient jamais drapé de statues, et qu'il fallait que madame se contentât d'être habillée comme les femmes de la cour. Nous bornâmes là notre ambition.

Je n'avais rien pris de la journée, et je devais à plusieurs causes un appétit dévorant. M. Dupont s'empressa de le satisfaire. Il était dix heures, et je devais dîner chez monseigneur à midi. Le besoin du moment l'emporta sur cette considération. Je passai avec Colombe les momens dont je pouvais disposer, et je me présentai à l'évêché, plus disposé à causer qu'à me mettre à table. Je ne pouvais me dispenser de m'y asseoir, et je satisfis à tout ce qu'exigeaient de moi les bienséances. Je feignis de manger. J'écoutais, et j'observais tout.

Au nombre des convives étaient M. Dumoutier, receveur des revenus de l'évêché, et sa femme, jeune, brune, vive et agaçante. Monseigneur s'était placé entre elle et moi, et au bout d'un quart-d'heure j'étais au courant.

Certain auteur a écrit : Quand une intrigue commence à se lier, l'amant se trahit par des empressemens indiscrets ; la dame, encore maîtresse d'elle-même, affecte une réserve qu'elle croit propre à éloigner le soupçon. Quand elle s'est rendue, la crainte de perdre son amant la porte sans cesse à de petites démarches inconsidérées, qui ne frappent pas ceux qui ne sont pas intéressés à bien voir, mais qui n'échappent jamais à l'observateur. L'amant, qui n'a plus rien à espérer, et à qui la vanité persuade qu'on ne peut lui être infidèle, devient impénétrable à son tour.

D'après cette donnée générale, je jugeai que le révérendissime et madame Dumoutier étaient au mieux. Cependant, je confesse, avec humilité, que je ne dus pas cette découverte uniquement à ma pénétration. Cette phrase de la lettre du duc de Guise : *si vous aimez le plaisir, etc.*, en fut la cause première.

Quand on quitta la table, monseigneur me fit entrer dans son cabinet. Il m'y répéta les questions qu'il m'avait faites la veille de mon mariage, et auxquelles j'avais répondu en courant aux vêpres, chez les Augustines.

Je lui racontai tout ce que Poussanville m'avait appris, à Argenton, des affaires politiques, et je m'en attribuai tout l'honneur : ce mensonge-là était innocent, et peu d'hommes se fussent autrement conduits, en pareille circonstance. Monseigneur me marqua une vive satisfaction, et il s'écria pour la seconde fois, que le duc de Guise m'avait bien jugé.

Nous en étions là, quand on annonça à monseigneur un courrier qui lui était expédié de Paris. Il envoya prendre ses dépêches, et les lut avec la plus grande attention. « La Tour, tout ce que vous m'avez dit est de la plus exacte vérité. En voici les conséquences :

« Châtillon, fils de Coligny, est campé dans les Cévennes, d'où aucune puissance ne peut le chasser ; Lesdiguières et ses huguenots se sont rendus maîtres des Alpes, depuis Briançon jusqu'à Grenoble ; Condé a surpris La Fère en Picardie ; le roi de Navarre a enlevé Cahors, après s'être battu, en désespéré, pendant trois jours, dans les rues de cette ville. Nous y avons perdu nos plus braves soldats, entr'autres le général Poussanville... Que vois-je ? des larmes ! Apprenez, Monsieur,

qu'un capitaine ne doit pas pleurer un général mort, et qu'il doit se livrer à la noble ambition de marcher sur ses traces.

« Vous voyez que la cause de Dieu est en danger, » l'hypocrite ! « et que vos services sont plus nécessaires que jamais. Voici ce que me mande le duc de Guise.

« Un nouveau parti se forme ici dans l'ombre et le silence. Il n'est pas dans mes intérêts, puisque ses chefs ne s'adressent pas à moi. Je veux les connaître. Il me faut, pour cela, un homme qui puisse s'introduire dans de bonnes maisons, et qui ne soit pas d'un rang assez élevé pour paraître suspect au peuple, quand il se mêlera avec lui. La Tour tient au genre mixte qui convient à mes vues, et je lui crois de l'adresse. Faites-le partir à l'instant, et qu'il se rende à Paris, à marches forcées. »

« Vous voyez, Monsieur, quelle est la confiance qu'a en vous le duc de Guise. Je doute fort que vous puissiez la justifier ; mais vous devez tout tenter pour y parvenir. — Et pourquoi, Monseigneur, ne la justifierai-je pas ? — Je vous crois plus emporté qu'adroit. — Je suis l'un et l'autre, selon les circonstances. — Vous avez de la vanité, jeune homme. — Monseigneur, chacun a la sienne. — Découvrir des chefs de parti, intéressés à se cacher, puisqu'ils ne se mettent pas en évidence, est une tâche qui me paraît au-dessus de vos forces. — J'ai découvert ici, dans votre palais, des choses qu'on y croit très-secrètes, et il ne m'a fallu, pour cela, qu'un mot, un mouvement, un regard. — Expliquez-vous, Monsieur, je vous l'ordonne. — Un pied mignon, qui en cherche un autre, et qui foule maladroitement la pâte d'un chien, qui est sous la table ; des mains qui se rencontrent, à chaque instant, en prenant le pain, le couteau, la fourchette ; un verre à demi-plein, changé, comme par inadvertance ; des regards furtifs, et qui n'en ont

que plus d'expression — En voilà assez, en voilà assez. Il sied bien à un ver de terre d'épier la conduite des grands. — Le ver de terre n'a pas tout dit encore, et ne craint personne : on ne lui enlèvera plus l'objet de ses vœux les plus chers. — Non ; mais on le dénoncera au duc de Guise. — Il sait qui il dénoncera à M. Dumoutier. »

Un silence de quelques minutes suivit cette explication. Le révérendissime approcha son siège du mien, et me prit la main. « Mon cher ami, vous partirez dans une heure, n'est-il pas vrai ? — Je ne partirai que dans trois jours. — Je vous en prie. — Prière inutile. — Tout homme est faible, vous le savez.... — Et une indiscretion compromettrait singulièrement deux êtres, qui couvrent leur faiblesse du manteau de l'hypocrisie. Je me tairai, soyez tranquille. » Encore un moment de silence.

« — Au reste, vous ne pourriez donner aucune preuve de ce que vous avanceriez, et vous avez passé pour être fou à Limoges. — Et ce papier, qu'on a cru dans la main de celui à qui il était destiné, que j'ai vu tomber, et que j'ai ramassé en me levant de table ? — Vous me faites frémir. Rendez-le-moi. — C'est alors que vous auriez raison de me croire un maladroit. Engagez la dame à ne plus écrire : elle a tant d'occasions d'exprimer, verbalement, ses petits mouvemens de jalousie ! — Rendez-moi ce papier, je vous en prie, je vous en conjure. — Je vous promets, par saint Antoine, de n'en faire aucun usage, si vous ne m'y forcez, et je vous crois trop prudent pour vous permettre un éclat. Cependant, je garderai le papier ; il me répondra de vous. »

Qu'un fourbe est bas, quand il est démasqué ! Mellac s'épuisa en protestations affectueuses, en promesses, en supplications à l'égard du dangereux billet. Il était presque à mes pieds. Je le

quittai, bien vengé du mal qu'il m'avait fait à mon premier voyage à Limoges.

Je ne fus pas plutôt dans la me, que je me rappelai ces paroles admirables : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Pourquoi les réflexions sages et utiles ne se présentent-elles que lorsque nous avons satisfait nos passions ? Pourquoi, me dis-je, ne donne-t-on pas des évêchés à ce curé de Benon, si simple dans ses mœurs et dans sa conduite ; à celui de Saurigny, dont le zèle charitable s'étend sur tout ce qui l'entoure ? c'est que l'intrigue fait tout, et qu'elle repousse ceux qui n'ont en leur faveur que des vertus obscures. Ce sont cependant celles que prescrit l'Évangile.

On pense bien que je ne résistai pas long-temps au désir de lire ce terrible billet. Je vis, avec une grande satisfaction, que j'en avais deviné le contenu en masse. Encore un mouvement d'orgueil ! oh, l'homme, toujours l'homme ! Madame Dumoutier se plaignait, longuement et amèrement, de trois visites rendues dans le courant de la semaine dernière, à une dame qu'elle ne nommait pas, mais qu'elle désignait de manière à ce que je crusse reconnaître la baronne de Polainville. Elle finissait en disant que les momens où on pouvait se rencontrer étaient rares, et trop précieux, pour les passer en explications. Elle n'avait pas signé ; mais j'étais certain qu'elle n'avait pas pris de secrétaire, et quelle arme pour moi, que cette écriture, si des circonstances imprévues me contraignaient à m'en servir !

Je me sentais humilié d'être au service de ces fripons-là, car enfin le duc de Guise ne valait pas mieux que son évêque. Mais Je leur devais Colombe, et un bienfait ne peut cesser d'en être

un, quel que soit le caractère de ceux à qui on le doit. D'ailleurs, pensais-je, il se forme à Paris une faction dont les chefs ne sont pas du parti des Guise ; ils sont nécessairement de celui du roi. Les découvrir, c'est me conduire en homme, reconnaissant à l'égard du duc ; les encourager, me joindre à eux, c'est remplir les devoirs d'un sujet fidèle. J'irai à Paris.

Quelle machine inexplicable que l'homme ! j'étais royaliste par inclination, et par principes religieux ; l'amour m'avait tourné tout entier du côté du duc de Guise. La lecture de la lettre dont il m'avait chargé pour Mellac, m'avait plus qu'indisposé contre lui, et je revenais à mes premiers sentimens pour le roi ! Je ne pouvais m'empêcher de me comparer à une girouette, que je voyais tourner, à tout vent, sur le faîte d'une maison qui était devant moi.

J'entrai chez Ambroise. Mes couturières travaillaient avec activité, et elles avaient de l'intelligence : elles variaient les ornemens de chaque robe. Elles n'avaient que ce moyen-là pour qu'on reconnût qu'il en existait plusieurs. Je rentraï tard chez M. Dupont. Colombe et le bonheur m'y attendaient.

Je n'avais rien à faire de toute la journée suivante ; je la consacrai à l'amour. Le surlendemain devait faire époque dans les fastes de Limoges. La baronne de Polainville avait arrangé, pour elle, et les dames de sa connaissance, une marche triomphale, par les rues et les promenades de la ville. Les vêtemens à la Colombe allaient éblouir les Limousins stupéfaits.

Il était onze heures, et rien ne paraissait encore. Les amateurs prévenus garnissaient, depuis huit heures du matin, les magnifiques allées de la promenade publique. La patience a ses

bornes, et déjà des murmures, très-peu galans se faisaient entendre.

Hélas, bien des hommes n'ont fait qu'un chef-d'œuvre en leur vie, et le reste de leurs œuvres s'est perdu dans l'obscurité des siècles. Ainsi, Marion avait eu, en drapant Colombe, des inspirations sublimes, qui ne devaient plus se reproduire. Bientôt un bruit se répandit dans la ville, et la suite le confirma. Ces dames avaient trouvé qu'elles ressemblaient à des fagots, et elles n'avaient pu se regarder sans rire. Elles résolurent de garder les arrêts pendant deux jours, pour échapper aux quolibets ; la pauvre Marion fut complètement disgraciée, et alla cacher sa honte, on ne sut où, semblable à ces auteurs tombés, qui, dit-on, se déroberent à tous les regards.

La garde-robe de Colombe était terminée. Rien ne nous retenait plus à Limoges. Je payai mes ouvrières ; Ambroise, qui avait cessé de voir en moi un père du désert, reçut sans difficulté la gratification que je lui offris, et que je lui devais à tant de titres. Nous montâmes en voiture, comblés des bontés de M. Dupont, et lui des témoignages de la plus sincère reconnaissance.

Nous n'avions encore parlé que de notre amour, et de ce qui y tenait directement. Que de choses nous avons à nous dire ! J'adressai les regrets les plus vifs à la mémoire de Poussanville ; Colombe, qui l'avait connu, le pleura avec moi. Il vivrait encore, disions-nous, si l'égoïsme ne l'eût pas détaché de M. de Biron, son bienfaiteur : il n'est pas de faute qui ne porte sa peine. Je pensai ensuite à ce bon et fidèle André, que j'avais oublié depuis trop longtemps. Je le dépeignis à Colombe, sans flatter son portrait, et cependant je fis naître, dans le meilleur des cœurs, le désir de connaître son histoire.

Nous entrions à Saint-Junien, et je m'étais déjà aperçu qu'il est fort désagréable de conduire une voiture, quand on est assis à côté de la plus jolie et de la plus aimée des femmes. Je ne voulus pas abuser de la générosité du bon bourgeois, qui nous avait reçus, André et moi, à mon premier voyage de Limoges. D'ailleurs, je ne comptais pas m'arrêter à Saint-Junien : c'eût été perdre une grande partie de la journée. Je me bornai à prier le brave homme de nous en trouver un, qui voulût nous conduire jusqu'à Arpajon.

Les questions commencèrent, dès qu'il aperçut Colombe dans le fond de la voiture. « Est-ce là cette dame, dont la perte vous a si vivement affligé ? est-ce celle que vous avez tant cherchée, pour qui vous avez bravé tant de fatigues, et même de dangers ! » Colombe lui répondit en me donnant un baiser d'amour et de reconnaissance. « Oh ! Monsieur, qu'elle mérite bien tout ce que vous avez fait pour elle ! »

Un bon paysan monta sur une de nos mules, et nous partîmes. Je racontai à Colombe l'histoire d'André. Elle est longue ; de temps en temps, je m'arrêtais, et... « Mon cher Antoine, la décence est une qualité nécessaire à une jeune femme ; quelle opinion veux-tu donner de moi à cet homme ? » J'allais tirer les rideaux du devant de la voiture... « Laissez cela, Monsieur, j'aime le grand air. » Il fallut que je cédasse ; mais je me promis bien de me débarrasser promptement d'un témoin incommode. Je reprendrai les rênes. Un peu plus de peine ; mais aussi plus de bonheur.

J'appris à Colombe qu'elle était l'épouse d'un capitaine ; qu'elle avait un joli fief auprès d'Arpajon, et qu'ainsi elle était femme de condition. « Ah ! me dit-elle, soyons toujours toi Antoine, et moi Colombe. »

Le jour baissait ; il fallut arrêter à un mauvais cabaret de village. « Tu seras mal, dis-je à Colombe, et j'en suis affligé. — Ne serai-je pas partout, avec toi, sur un lit de roses ? »

Le lendemain matin je congédiai notre cocher, et je repris les rênes. Combien elle me donna lieu de m'en féliciter !

Ou jouit de la rosée bienfaisante, qui anime, qui vivifie tout ; on ne se demande pas d'où elle vient. J'avais une femme charmante, et je ne la connaissais pas encore. Tout à l'amour, à ses plaisirs, à ses traverses, je n'avais vu, je n'avais pu voir que Colombe.

Elle avait déclaré au curé de Benon qu'elle était orpheline ; mais qu'avaient été ses parents ? voilà ce que je désirais savoir. et ce que je craignais de lui demander : il est cruel de faire rougir ce qu'on aime. Cependant... « Qu'as-tu, mon Antoine ? tu me parais rêveur ? » Je ne pouvais mentir à Colombe, et je lui fis part des idées qui m'occupaient. Elle sourit, « Mon histoire n'est pas longue. Je suis née au bourg de Biron, sous les murs du château. Ton père était chirurgien ; le mien était médecin. Je ne me souviens pas de l'avoir vu, et je n'avais que trois ans, quand je perdis ma mère. Je n'avais rien au monde ; madame la maréchale eut pitié de moi. Elle m'éleva, et je n'avais jamais eu à me plaindre d'elle, quand elle nous chassa à la Rochelle. » Tu sais le reste, mon Antoine.

« — N'oublie pas, mon ange, que tu es madame de la Tour. — Ah ! laisse-moi continuer à t'appeler Antoine ! c'est sous ce nom-là que j'ai eu le bonheur de te connaître. »

Elle avait raison : partout nous trouvions un lit de roses, une chaumière et du pain, voilà tout ce qu'il nous fallait.

Nous apprîmes à Vierzon que la guerre se faisait avec activité. Le maréchal de Biron était entré en Guienne, avec une armée que le roi avait levée, on ne savait trop par quels moyens. Il avait arrêté, dans ses succès, l'émissaire du Démon, ce dangereux roi de Navarre. Le maréchal de Matignon venait de reprendre la Fère sur les huguenots, qui avaient défendu cette ville avec une opiniâtreté infernale. Nous priâmes mon patron de faire triompher partout les catholiques.

La guerre pouvait s'allumer sur tous les points de la France, et nous nous félicitâmes d'approcher de Paris. Cette ville n'avait été encore le théâtre d'aucun trouble sérieux. Le duc de Guise, que je n'estimais pas, que je n'aimais pas, y était le maître, et donnerait à Colombe un asile sûr, si les circonstances l'exigeaient : il avait besoin de moi. Cette réflexion me fit abandonner le parti du roi, et je me dévouai, de nouveau, au duc de Guise.

On pense bien que je ne passai pas à Étampes, sans m'occuper de ma mère. Le procureur du roi Vernier n'y était plus. Il m'avait trompé en me disant que ma bonne Madeleine était transférée à Paris. Quel avait pu être son motif ? Il était remplacé par un homme, qui ne connaissait que le pape, le clergé et les moines, sentimens très-louables, sans doute, mais qui pouvaient influencer cruellement sur le sort de ma mère. J'appris que ce magistrat ne se permettait de rigueurs salutaires que lorsqu'elles étaient indispensables. Il distinguait, il recommandait aux puissances ces prédicateurs zélés, qui soufflaient dans tous les cœurs la haine contre les huguenots. Mais les franciscains m'avaient rendu mon bien ; il n'était pas possible de revenir là-dessus. Pourquoi tourmenter celle qui, dans cette affaire, n'avait été qu'un instrument à peu près

passif ? on lui rendait la vie assez douce, et on me permit de la voir sans aucune difficulté.

Je lui présentai Colombe. Elle frémit, en voyant, avec son fils, une femme de dix-huit ans, jolie comme tous les chérubins ensemble, et dont les yeux exprimaient la plus vive tendresse. Elle sourit, quand elle sut que Colombe était la fille d'un médecin, et que nous étions unis par le nœud le plus légitime et le plus respectable. « Je n'avais qu'un enfant, nous dit-elle ; maintenant j'en ai deux. J'aimerai ma fille avec la plus vive tendresse, et celle que j'ai vouée à mon Antoine n'en sera pas affaiblie. Le cœur d'une mère ressemble à une bougie, qui répand sa lumière sur ce qui l'entoure, sans rien perdre de son intensité. »

Elle nous félicita sur l'état actuel de notre fortune. Elle nous conseilla de la sanctifier, en la partageant avec les pauvres. Elle nous fit une exhortation touchante sur les devoirs du mariage, et sur le genre d'éducation qu'il conviendrait de donner à nos enfans. « Qu'elle soit toute catholique, nous dit-elle ; on est assez savant quand on combat l'hérésie, et qu'on contribue à l'extirper. » Cette visite se termina par des caresses aussi tendres, que nous le permit la grille qui nous séparait.

Nous approchions du terme de notre voyage, et Colombe allait jouir de toutes les commodités de la vie. Déjà je distinguais le clocher d'Arpajon, et je piquai mes mules. Claire était sur le seuil de notre porte, et elle poussa un cri de joie, en me reconnaissant. Elle fit à Colombe une révérence qui n'était pas sans quelque grâce ; elle lui présenta une main, probablement un peu dure... Ma charmante petite femme était déjà dans la maison. Je sautai à terre, et j'admiraï de nouveau l'ordre et la propreté qui régnaient partout.

« Te voilà chez toi, mon ange, dis-je à Colombe en l'embrassant. Tu ne craindras plus les fatigues d'un long voyage, et les dangers auxquels on y est sans cesse exposé.

« Claire, où est mon ami André ? » Claire n'était plus là. Je mis la tête à une croisée, et je la vis trottant du côté de la tour. Bientôt, je reconnus André, qui la laissait loin derrière lui. quoique ce ne fut pas l'heure où les ouvriers ont l'habitude de se livrer au repos.

Je revis ce bon André avec un extrême plaisir, et je le pressai longtemps dans mes bras. Il salua Colombe avec des marques de déférence, qu'elle méritait sans doute, et qui nous flattèrent tous deux. Je lus dans ses yeux que mon ami serait le sien.

Pendant que Claire s'occupait des besoins des voyageurs, André me gronda, mais très-sérieusement. D'après son calcul je devais être de retour depuis quatre jours, et, d'heure en heure, ses inquiétudes augmentaient. Claire était en vedette sur la porte, autant que le lui permettaient les soins du ménage, et devait l'aller avertir, quand nous paraîtrions. On a vu avec quel zèle elle avait rempli sa mission.

Colombe prit la parole, et raconta ce qui nous était arrivé, avec cette naïveté, cette candeur inséparables de sa manière d'être et de sentir. Ce genre était nouveau pour André, et il en sentait tout le charme. Claire, assise dans un coin de la salle, ne perdait pas un mot. Je vis plusieurs fois ses mains s'approcher ; elle avait envie d'applaudir. Le respect la retint. « Ah, mon Dieu, s'écria-t-elle lorsque Colombe eut cessé de parler, mon rôti brûle, » et elle disparut.

C'était une oie, la quatrième qu'elle avait mise à la broche, depuis le jour où André nous avait attendus. Mon fermier Thomas avait eu le double plaisir d'en recevoir le prix, et de manger les trois premières, avec sa femme et ses marmots. Celle-ci parut sur la table, accompagnée d'un pâté, dont l'intérieur venait aussi de mon fief, et que séparait une soupe, digne d'être présentée à des connaisseurs.

Thomas avait été conduire notre voiture et nos mules à son écurie. Il entra, avec Catherine. Tous deux avaient pris leurs habits du dimanche ; ils avaient chacun un bouquet gros comme un balai, et ils l'offrirent à madame de la Tour, en lui adressant un compliment, auquel elle ne comprit rien, ni eux non plus.

« Mon excellent ami, me dit Colombe, ce jour est un jour de fête. Elle serait incomplète, si ces braves gens ne la partageaient pas. J'étais fier, mais toujours empressé de complaire à Colombe. Je pris Catherine et Claire par la main, et je me plaçai entre elles deux.

Dubois, mon maître maçon, survint. Il voulait aussi me féliciter sur le succès de mon voyage. Colombe fit, pour lui et André, ce que je venais de faire pour Catherine et Claire. La joie brillait dans tous les yeux. Oh ! pensai-je, qu'il est facile aux grands de se faire aimer ! Ils n'ont qu'à le vouloir. Pourquoi ne le veulent-ils pas ?

Je n'avais pas encore fait de dîner aussi gai, et je remarquai que nos inférieurs ne cherchent à s'élever que lorsque nous avons la ridicule prétention de vouloir les abaisser. Chacun se tint à sa place, et je n'entendis pas un mot que la plus rigoureuse décence ne pût avouer.

André n'oubliait rien. Claire nous servit l'eau-de-vie brûlée : c'est le dessert des grands seigneurs. La gaîté augmenta, et Dubois nous chanta, sans en être prié, des couplets que depuis vingt ans il faisait entendre à toutes les noces où il était invité. André termina la fête par un épithalame, plein de verve et de goût.

Il voulait m'entretenir de ses travaux, Je le priai de remettre les affaires sérieuses au lendemain.

Qu'on est bien chez soi, indépendant, aimant, aimé ! Quelle fatalité porte les hommes à aller chercher au loin le bonheur qui est là, auprès d'eux ? Je n'entrevois, dans l'avenir, que des jours heureux ; ils m'appartenaient, et une inquiétude vague me poussait à Paris, chez le duc de Guise, dont je n'avais pas besoin. Colombe sommeillait encore ; je la regardai, et tout disparut devant elle.

Claire vint frapper doucement à la porte de notre chambre. André nous attendait en bas avec la voiture. Il voulait conduire madame à son domaine, et me rendre compte, en chemin, de ce qu'il avait fait. On sait comment on éveille une femme qu'on adore. Je descendis, pendant que Colombe s'habillait.

André me mit au courant des moindres circonstances. Il attachait beaucoup d'importance à ce qu'il avait fait, et il avait raison. En s'occupant uniquement de mes intérêts, il avait développé une rare intelligence, et mon approbation devait être le prix de ses travaux. Je l'écoutai avec la plus grande attention : il m'était beaucoup plus facile d'être attentif le matin que le soir. Je lui donnai les éloges qu'il attendait, et dont il était digne.

Nous montâmes en voiture. André nous conta qu'il avait vendu pour trois mille livres de fer et de plomb : on aurait pu avoir l'idée de les convertir en mousquets et en balles au nom du roi, ou en celui du duc de Guise. De grands noms imposent toujours au vulgaire, et couvrent souvent la rapine et le meurtre. André philosophait en dirigeant nos ouvriers. .

Nous arrivâmes à la tour. Je fixai Colombe, et je surpris sur ses lèvres un sourire de satisfaction. Elle voyait, sur une hauteur, une jolie et spacieuse maison, qui s'élevait comme par enchantement ; la ferme, solidement rebâtie, à une distance convenable ; un étang creusé au milieu d'un jardin qui déjà était tracé ; des allées, sinueuses et larges, ouvertes dans le bois ; le ruisseau qui sortait de l'étang pour aller se perdre dans un bosquet, qui promettait d'être délicieux, au retour du printemps. Le bras de Colombe était passé sous le mien ; je tenais sa main, je la caressais ; nos yeux se rencontraient à chaque objet nouveau qui se présentait à nous. J'interrogeais les siens ; ils répondaient amour et reconnaissance. « Ah, lui dis-je, tu ne me dois rien, faire ton bonheur, c'est assurer le mien. »

Maîtres, amis, ouvriers s'éloignèrent à l'heure du déjeuner. Le nôtre nous attendait à la maison. Là, je parlai de la nécessité de me rendre à Paris, et Colombe pleura ; de ma ferme volonté de ne me mêler de rien quand j'aurais terminé l'affaire qui m'y appelait, et Colombe sourit.

Après le déjeuner, j'accompagnai André à la tour. Il voyait tout de sang-froid, et j'étais bien aise de le consulter sur la démarche que j'allais faire. « Je suis bien loin, me dit-il, de partager l'admiration aveugle de certaines gens pour ce duc de Guise. On le croit un grand homme ; ses continuelles irrésolutions prouvent qu'il manque d'énergie, en beaucoup de

circonstances, et cette qualité est la première que doit posséder un usurpateur. ».

« Il affecte de contredire le roi et de le braver publiquement. Cette conduite peut satisfaire sa vanité, et ne le conduit à rien : elle le perdrait au contraire, si Henri III n'était le plus nul des hommes. Il est difficile de prévoir le dénouement d'un drame qui dure depuis si long-temps ; mais quel qu'il soit, il doit être très-dangereux, pour un particulier, de se faire un ennemi du duc de Guise. Je vous conseille de suivre votre projet. »

Nous parlâmes ensuite de cette faction nouvelle qui se formait dans Paris. André convint avec moi qu'elle devait être opposée au duc de Guise, puisque ce prince n'en connaissait pas les chefs. Il nous parut plus que douteux que ce parti fût dans les intérêts du roi. Il faut de l'or pour remuer le peuple, ou lui inspirer cet enthousiasme, qui le soumet aveuglément à ceux qui le dirigent. Or, le roi n'a pas d'argent, et il est méprisé. Quelle influence peut-il exercer par sa naissance, ou ses qualités personnelles ? Quel est-il en fin ? Le rebut de tous les partis. Qui donc possède des trésors dans Paris, et veut les sacrifier à son ambition ? Toute la question était là ; mais nous ne pûmes la résoudre.

Le duc de Guise devait m'attendre depuis plusieurs jours, et on ne l'indisposait pas impunément. Colombe me comblait de caresses, quand je parlais de monter à cheval, et je m'oubliais auprès d'elle. André entreprit de lui persuader que la continuité de notre bonheur tenait à l'exécution des ordres que j'avais reçus à Limoges. Ses raisonnemens étaient forts et serrés ; mais l'amour ne sait bien entendre que ce qui le flatte. Colombe résista, pleura, pria, supplia. Pouvais-je lui résister ?

Le reste de la journée s'écoula dans des scènes d'enchantement : on aime plus fortement encore, quand on se quitte pour la première fois.



Président du Parlement de Paris (recueil de Gaignières)

CHAPITRE XIX

Faction des Seize. Second voyage à Paris.

Je dormis peu, et à la pointe du jour, je sortis du lit conjugal. Je m'habillai dans le plus grand silence, et à chaque instant mes yeux caressaient le doux objet, que le sommeil semblait embellir encore. Je brûlais de lui donner le baiser d'adieu : je l'aurais éveillée, et je ne serais pas parti. Je m'arrachai de cette chambre, temple de l'amour heureux, où Colombe allait se trouver seule.

La porte de la rue était fermée, et j'entrai dans le cabinet de Claire, pour y prendre la clef. Elle n'était pas chez elle. André m'avait fait observer qu'une jolie figure récréée toujours la vue, ne coûte pas plus qu'une autre, et qu'il n'avait pas de Colombe. Il ne me fut pas difficile de deviner où je trouverais Claire ; mais il est des choses qu'il faut avoir l'air de ne pas voir, lorsqu'elles ne nuisent à personne. La charité, d'ailleurs, nous ordonne d'éviter le scandale, et de laisser porter à chacun le poids de ses péchés. Eussè-je pensé ainsi, si le pécheur eût été tout autre qu'André ? J'en doute un peu.

Comment faire?... Hé, sortir par une fenêtre du rez-de-chaussée... Mais sera-t-il présumable que j'aie pris ce parti, avant que d'avoir voulu me procurer la clef de la porte? J'appelai André, de la salle à manger, au risque d'éveiller Colombe. Le pis-aller était de passer encore cette journée auprès d'elle, et je m'y serais facilement résigné. On dort peu pendant la nuit qui précède une séparation, et l'heure du repos avait sonné pour ma Colombe. Elle n'entendit rien.

André ne se fit pas long-temps attendre. Il descendit à demi habillé. Je lui dis que je n'avais pas voulu partir sans lui dire adieu, et je le priai de m'ouvrir la porte. Il alla prendre la clef, chez lui, chez elle, n'importe, et je fus à la tour faire seller mon cheval.

Je m'arrêtai devant notre maison d'Arpajon. Rien n'était ouvert encore. Je fus tenté, vingt fois, de descendre, et de frapper à la porte. J'eus le bon esprit de sentir que plutôt je partirais, plutôt je serais de retour. J'envoyai à Colombe un dernier baiser, et je piquai mon cheval, en m'écriant, comme César lorsqu'il passa le Rubicon : Le sort en est jeté.

J'allai loger chez Mortier, rue Saint-Antoine. Je m'étais trouvé bien chez lui, et je contracte facilement des habitudes.

Je suis très-communiicatif, et c'est souvent un défaut. Il me fut utile dans cette circonstance. En m'habillant, je parlais à Mortier du parti qui se formait dans Paris, Il ne savait rien ; mais il était partisan du duc de Guise, sans trop savoir pourquoi. Il n'avait que du bon sens, et quelquefois on fait plus avec cela qu'avec tout l'esprit des membres de la pléiade française.

« Je vais vous parler contre mes intérêts, me dit-il ; mais je m'estimerais heureux d'être indirectement utile au duc de Guise. Remontez à cheval, et allez descendre au coin de la rue de la Mortellerie, vis-à-vis Saint-Gervais. Vous y trouverez un très-bon cabaret, tenu par un nommé Sanchez, vieil Espagnol, qui s'est établi là depuis peu de temps. On assure que sa maison est ouverte toute la nuit, et qu'il s'y tient des assemblées secrètes et nombreuses. Or, les créatures du duc de Guise se montrent à visage découvert, et celles du roi ne sont pas encore réduites à se cacher. On soupçonne à Philippe II des vues directes sur la couronne de France. Il est possible que son ambassadeur trame quelque chose dans Paris, et que Sanchez soit un de ses agens subalternes.

André, avec toute sa finesse, et moi avec ma pénétration, nous n'eussions pas été frappés en un mois de ce trait de lumière. Je payai Mortier généreusement ; je cherchai, et je trouvai l'enseigne du grand Saint-Laurent.

Sanchez me regarda, quelque temps, avec de grands yeux, qu'ombrageaient de longs sourcils blancs. Il me demanda enfin ce que je voulais. Je lui répondis que j'arrivais de province, et je lui demandai, à mon tour, si on avait des nouvelles de Madrid. Il me regarda plus attentivement encore. Il réfléchit, et me dit qu'il n'avait de correspondant, en Espagne, qu'un parent, qui demeurait à Séville. Je le priai de me loger ; il me répondit qu'il vendait du vin, de l'eau-de-vie, et qu'il ne logeait personne. Je retournai chez Mortier, persuadé que la maison de Sanchez était le théâtre d'une intrigue espagnole.

Je n'étais pas disposé du tout à partager, avec Mortier, les avantages de cette découverte, et c'est à lui seul que je la devais ! mais si une éternité de gloire et de félicité doit être

l'unique objet de tous nos vœux, il ne nous est pas expressément défendu de cueillir quelques fleurs, pendant notre passage dans cette vallée de misère.

Je ne dis à Mortier que des choses tout-à-fait insignifiantes, et je me rendis chez le duc de Guise. Il avait ordonné qu'on m'introduisît dès que je paraîtrais.

Il me reçut avec hauteur, et de l'air le plus mécontent : je m'y attendais. Il me demanda, d'un ton sévère, ce que j'avais fait depuis que j'avais quitté M. de Mellac. Je lui répondis que j'étais à Paris depuis quatre jours, et que je n'avais pas voulu me présenter, sans avoir quelque chose de satisfaisant à lui annoncer. Je priais, mentalement, mon patron de me pardonner un mensonge, que ma position avait rendu indispensable.

Il ne faut rien faire à demi avec les grands : on perd leur confiance en hésitant, sur quelque sujet que ce soit ; on la fixe avec de l'audace. Je ne balançai pas à assurer le duc, que le roi d'Espagne intriguait à Paris ; que Mendoza, son ambassadeur, était son agent principal, et le vieux Sanchez un intermédiaire entre l'ambassadeur et les factieux de classes inférieures. Je ne m'exposais pas en nommant Mendoza : il fallait bien qu'il jouât le premier rôle dans cette affaire.

À mesure que je parlais, la figure du duc reprenait l'expression de la bienveillance, qui lui faisait tant de créatures, et qu'il croyait propre à m'encourager. Il avait écrit à Mellac que je serais l'instrument aveugle de ses volontés, et il n'avait plus une pensée qui m'échappât : je le tenais.

Je conclus, de plusieurs phrases assez obscures, qu'il avait chargé quelques seigneurs d'épier les démarches de Mendoza,

et qu'ils n'avaient rien découvert. Cela était tout simple : l'ambassadeur voulait paraître oisif; il donnait des dîners et des bals pendant le jour ; ces Messieurs ne pouvaient passer la nuit dans son palais, et leur rang ne leur permettait pas de surveiller les portes extérieures.

Le duc termina un discours qu'il crut très-flatteur pour moi, en me marquant sa satisfaction, et en me recommandant de ne pas perdre de vue le cabaret de Sanchez.

J'avais assez fait pour que le duc crût à mon activité, et je pouvais lui dire, plus tard, que je n'avais rien découvert. Cet aveu eût tout terminé entre nous. Il eût promptement oublié un jeune homme, qui ne lui était plus utile, et je n'attendais, je ne voulais rien de lui.

Je repassai devant la maison de Sanchez, et je n'y vis personne. Je n'étais pas disposé à perdre, sur le pavé de Paris, des nuits que je pouvais rendre délicieuses. Cependant j'étais Français. Il était certain que le roi n'aurait pas d'enfans, et Henri de Navarre, son héritier présomptif, était en horreur à tous les bons catholiques. Le duc de Guise était naturalisé Français, et, toutes réflexions faites, je crus ma conscience engagée à lui donner les moyens de déjouer les projets d'un monarque étranger. Philippe II, ou sa fille Eugénie s'assoierait sur le trône de France ! Cette pensée me faisait frissonner ; mais Colombe était à Arpajon. Je remontai à cheval, et j'y retournai au galop.

Après les premiers épanchemens, je communiquai à André mes dernières réflexions sur le danger où était la France de subir le joug de l'Espagne. « Hé, Monsieur, me dit-il, que vous importe tout cela ? De quelque manière que les choses tournent,

nous aurons toujours un berger, et ce berger-là aura des chiens pour nous pincer les gras de jambes. Laissez gronder le tonnerre ; faites l'amour, et vivez heureux. — Il a raison, s'écria Colombe ! Par saint Antoine, je le crois, lui répondis-je, et je ne pensai plus qu'à vivre, en homme opulent, auprès de ma charmante petite femme.

Le troisième jour, un homme se présenta chez nous. Il était porteur d'un billet qui ne contenait que ces mots : Que faites-vous à Arpajon ? — Tremblez. Le porteur disparut.

André avait lu, avec moi, les dépêches dont le duc de Guise m'avait chargé pour Limoges. Nous reconnûmes son écriture. Comment, nous demandâmes-nous, a-t-il su que je vivais à Arpajon, étranger aux orages politiques ? Ah, il m'a chargé d'épier les habitués du cabaret de Sanchez, et un être obscur l'a été de suivre mes moindres démarches. Qui sait si un troisième n'a pas reçu l'ordre de s'assurer de la fidélité du second ?

« Monsieur, me dit André, ce billet change tout-à-fait votre position. Il ne suffit plus de renoncer aux faveurs du duc de Guise ; il faut éviter la persécution. Un torrent renverse tout ce qui lui résiste ; il arrose l'ormeau qui ombrage sa source. Retournez à Paris. — Mais, André, les factieux ne se rassemblent chez Sanchez que la nuit, et qu'elles seront longues et froides celles que je passerai à Paris ! » Colombe me serra dans ses bras, et couvrit mes joues de ses larmes.

« Madame, lui dit André, faire quelques concessions, est souvent l'unique moyen de ne pas tout perdre. — Mon Antoine, Mortier peut-il nous donner une chambre ? — Voici la clef de la mienne. — Je la partagerai avec toi. — Tu y seras gênée, tu y manqueras de bien des choses. — N'ai-je pas tout, quand je suis

près de toi ? — Madame a raison, reprit André. L'amour trouve partout des autels. Partez ensemble ; Claire et moi nous veillerons à vos intérêts. » Le coquin !

Mortier devina d'abord que la dame qui m'accompagnait, était cette Colombe dont je parlais seul, quand je ne trouvais personne qui voulût m'écouter. Je l'avais dépeinte à Mortier comme la plus belle des femmes, et il n'était pas possible qu'il se méprît.

Il joignit un cabinet à ma chambre ; il s'engagea à nous traiter comme des princes, et il attacha une de ses filles à Colombe.

Tout allait bien jusque-là ; mais je ne devais sortir que la nuit, et je n'étais ni infatigable, ni patient. Ma bien-aimée répondit à cette observation qu'elle se coucherait le matin. Elle se prêta à tout, avec une résignation et une douceur angéliques.

Le duc de Guise ne voulait pas attendre, et je résolus de commencer mes courses le soir même. Colombe voulut que je me reposasse avant que d'entrer en campagne. J'étais toujours prêt à me rendre à cette invitation-là, depuis que je l'avais retrouvée, parce que tout nous était commun, fatigue, repos et plaisirs.

Ma mission était périlleuse. Sanchez m'avait vu et parlé, quelques jours auparavant. S'il s'apercevait que j'observasse sa maison, il pouvait me faire faire un mauvais parti. Je priai Mortier de me prêter un costume, qui pût me rendre méconnaissable. Je sortis à dix heures du soir, et j'entrai avec assurance au cabaret du grand Saint-Laurent. J'y demandai du vin.

On me servit dans une première pièce, où étaient quelques hommes qui me parurent être là, uniquement pour le plaisir de boire. Leur conversation était gaie, et roulait sur des objets indifférens. Mais, dans le fond, était une pièce, éclairée seulement par la faible lueur d'une lampe, et dont la porte s'ouvrait rarement. J'y remarquai cependant quelques personnages, qui paraissaient occupés d'affaires très-sérieuses. Il me parut que les bouteilles qu'ils avaient devant eux, ne leur avaient été apportées que pour leur servir de maintien.

« Vous ne buvez pas, me dit Sanchez. Mon vin est pourtant bon. Vous avez les yeux partout, et je n'aime pas cela. Qu'êtes-vous venu faire ici ? — Boire au roi d'Espagne et à l'infante, si quelqu'un veut trinquer avec moi. — Je suis votre homme, » Il continua à me faire subir, le verre à lamain, un interrogatoire, qui finit par m'embarrasser beaucoup. Il me demanda les motifs de l'intérêt que je portais au roi d'Espagne, et pourquoi j'avais préféré sa maison à une autre. Il fallait lui faire une histoire, et je n'y étais pas préparé. J'hésitai, je balbutiai. Il frappa dans ses mains.

Trois des buveurs, qui étaient à côté de nous, se levèrent, en faisant des gestes, qui m'annoncèrent clairement leur dessein. J'étais sans armes; mais fort heureusement, je ne perdis pas la tête. Aussi prompt que mes assaillans, je leur jetai aux jambes quelques tables qui étaient autour de moi ; je pris Sanchez par sa fraise, je le lançai sur ses sbires, et je sautai dans la rue.

Cette scène pouvait faire changer le lieu des réunions, et porter les factieux à prendre des mesures propres à déjouer les ruses des plus fins. Il fallait rétablir la confiance. Je courus chez Mortier, et je lui fis sa leçon. Il enviait la prospérité de Sanchez, et il suivit exactement mes instructions.

J'étais son porteur de marée, à qui un coup de pied de mulet, sur le crâne, avait dérangé le cerveau : j'étais destiné à passer pour fou, dans toutes les crises violentes auxquelles je m'exposais. Je conviens que le mérite de l'invention appartenait tout entier à André. Ma manie était d'entrer dans tous les cabarets, d'y demander du vin, et de ne pas le payer. Il est constant que Sanchez n'avait pas reçu la valeur de celui qu'il m'avait servi. Mortier, pour se débarrasser de moi, m'avait fait enfermer.

Je m'étais évadé vers le soir, et il m'avait cherché dans tous les cabarets du quartier.

Sanchez déclara qu'il m'avait vu ; qu'il paraissait que Mortier me considérait encore comme étant à son service, et que les maîtres, répondant civilement pour leurs domestiques, il voudrait bien payer le vin répandu, les bouteilles et les tables cassées. Mortier répondit que cela était trop juste ; il remit à Sanchez ce qu'il lui demanda, et il sortit en disant que s'il trouvait son homme, il le ferait serrer de si près qu'il ne lui échapperait plus.

La porte se ferma sur lui. Il s'en rapprocha quelques minutes après, et il écouta par le trou de la serrure. On remettait tout en ordre ; il entendit le son de quelques sacs qu'on changeait de place, et qui prouvaient que l'indemnité que lui avait demandée Sanchez n'était que de pure forme. Enfin personne ne sortit avant quatre heures du matin. On n'avait donc conçu aucun soupçon.

J'avais commencé cette entreprise, pour ni'acquitter envers le duc de Guise, à qui je devais Colombe, J'avais failli à me faire assommer, et ce prince n'aurait eu aucun reproche à me faire, si

je n'avais pas poussé les choses plus loin. Mais mon amour-propre était blessé : j'avais été contraint de fuir devant Sanchez, et quelques drôles que j'eusse fait pâlir, si j'avais eu mon épée. D'ailleurs, je ne pouvais oublier la lettre écrite par le duc de Guise à l'évêque de Limoges. J'étais, selon lui, un être aveugle ; mais il n'est pas de levier ou'on doive dédaigner. Je voulus lui faire connaître la force de ce levier-là.

Je recommandai à Mortier de ne rien dire à Colombe de la scène qui s'était passée chez Sanchez : elle m'eût aussitôt ramené à Arpajon. Je ne pouvais plus me présenter dans cette maison-là. Il était clair que je devais changer ma marche, et il fallait imaginer un nouveau plan.

Je dis à ma séduisante compagne que courir la nuit, et dormir le jour, était un genre de vie infiniment désagréable. Elle sourit, et m'embrassa. J'ajoutai que nous pouvions nous coucher de très-bonne heure, et que je me lèverais avant le jour, si elle approuvait ce nouveau plan. Elle s'en était formé un : c'était de souscrire à tout ce qui me conviendrait.

Je résolus de me rendre tous les jours, à trois heures du matin, dans la rue de la Mortellerie, l'épée au côté, et mes pistolets dans ma poche ; de suivre, les uns après les autres, tous les personnages marquans qui sortiraient de cette maison, de bien remarquer leur domicile, et d'aller, dans la journée, prendre, sur leur nom et leurs qualités, des renseignemens dans leur quartier. L'exécution de ces mesures devait prendre du temps, puisque je ne pouvais, chaque matin suivre qu'un seul membre du comité espagnol. Mais j'étais décidé, et je m'armai de patience.

Il m'en fallut, en effet. Quelquefois je perdais de vue, au détour d'une rue, celui que j'observais depuis long-temps. Un

autre jour, des charrettes qui commençaient à circuler dans Paris, m'en dérobaient un autre. J'enrageais ; mais enfin je recueillis le prix de ma persévérance.

Après quinze jours de courses, plus ou moins infructueuses, je connus La Roche Blond, bourgeois de Paris ; Jean Prévôt, curé de Saint-Séverin ; Jean Boucher, curé de Saint-Benoit ; Guillaume Rose, évêque de Senlis, et Mathieu De l'Aunay, chanoine de Soissons. Tous les soirs, ils s'assemblaient chez Sanchez, travestis, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Sans doute, ils y rédigeaient le plan de la conspiration, et peut-être, les statuts, dont ils voulaient faire jurer l'observation à ceux qu'ils affilieraient à leur coupable société.

Mortier avait entendu résonner des sacs d'argent, qu'on avait paru changer de place. C'était une suite du désordre que j'avais causé dans le cabaret, car pendant mes quinze jours d'observation, je n'entendis rien de semblable. Mais le rapport de Mortier avait étendu mes idées ; rien ne m'échappait, et j'avais remarqué que les conjurés portaient, en se retirant, quelque chose de volumineux sous leur manteau. Il est vraisemblable que c'étaient les doublons du roi d'Espagne, que Mendoza faisait tenir à Sanchez, et qu'il destinait à acheter des partisans à son maître.

Je me présentai devant le duc de Guise, avec mes conjectures, et ce que je savais de positif. « Vous vous êtes très-mal conduit pendant quelques jours, me dit-il ; mais vous avez réparé vos torts. Je vous prouverai ma satisfaction, en vous accordant toute ma bienveillance. » Je m'inclinai profondément devant monseigneur, et j'eus l'imprudence de lui dire que le plus faible levier soulève quelquefois de pesans fardeaux.

Il réfléchit un moment : « Cette comparaison-là n'est pas neuve, me dit-il ; il me semble que je la connais. Au reste, vous l'avez heureusement appliquée. Vous avez fait tout ce que j'attendais de vous, et tout ce que vous pouviez faire. Le reste me regarde. Vous pouvez retourner à Arpajon. »

Je ne restai pas une heure dans Paris. Colombe, rayonnante de joie, sauta avec moi dans notre voiture, et nous rentrâmes dans nos modestes foyers, séjour de la paix, de la modération et du bonheur.

LA SUITE DANS UN PROCHAIN NUMÉRO DU *BHASE*.

Gustave Vapereau
Notice sur Pigault-Lebrun ²¹



²¹ Gustave Vapereau, « Pigault-Lebrun », in ID., *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, Hachette, 1876, p. 1599.

PIGAULT-LEBRUN (Charles-Antoine-Guillaume PICAULT DE L'ÉPINOY, dit), romancier français, né le 8 avril 1753 à Calais, mort le 24 juillet 1835. D'une famille que la tradition faisait remonter à Eustache de Saint-Pierre, et fils d'un magistrat d'une grande sévérité, il fit ses études chez les oratoriens de Boulogne et fut envoyé dans une maison de commerce à Londres ; mais ayant séduit la fille de son patron, et celle-ci ayant péri dans le naufrage du navire sur lequel les deux amants avaient pris la fuite, il n'osa pas retourner en Angleterre et revint à Calais, où son père, au moyen d'une lettre de cachet, le fit mettre en prison. Après deux ans de captivité, il entra dans la gendarmerie d'élite de la petite maison du roi, et devint par sa franchise, sa gaieté, son amour des plaisirs, le boute-en-train du régiment. La gendarmerie d'élite ayant été supprimée, il reparut à Calais, lia une nouvelle intrigue amoureuse et fut de nouveau emprisonné par lettre de cachet, à la demande de son père. Cette seconde captivité dura deux ans, au bout desquels il s'évada et se fit comédien en province. Acteur pitoyable, il parvint cependant à décourager les sifflets du public par son esprit et sa bonne humeur. Ayant séduit à Paris la fille d'un ouvrier, il l'emmena en Hollande, l'épousa et vécut à Bruxelles et à Liège, continuant à jouer la comédie, donnant des leçons de français et faisant représenter quelques pièces de sa composition, entre autres, *Il faut croire à sa femme*, comédie en un acte, en vers (1786). Cependant son père, à la nouvelle de son mariage, l'avait fait porter sur les registres de l'état civil de Calais comme n'existant plus. Il présenta une requête au parlement de Paris, qui par arrêt confirma sa mort. Il modifia alors son nom, et Pigault de l'Épinoxy devint Pigault-Lebrun. La prise de la Bastille le sauva d'une autre lettre de cachet. Plein d'indignation, il composa sur ses dernières aventures une comédie en cinq actes, en prose, intitulée *Charles*

et Caroline, qu'il porta au Théâtre-Français en 1790. Malgré les déclamations, malgré la faiblesse du plan et des caractères, de vifs applaudissements accueillirent cette pièce où l'on sentait l'accent de la vérité. L'auteur fut admis au Théâtre-Français en même temps comme acteur, régisseur et metteur en scène ; mais bientôt il s'engagea dans les dragons, devint sous-lieutenant et se battit à Valmy. Après une mission à Saumur, en 1793, comme chef de remonte, il quitta le service militaire. L'année suivante, il publia l'un de ses romans qui eurent le plus de vogue, *l'Enfant du carnaval*, et regagna par le succès l'affection de son père, qui même dans son testament l'avantagea comme aîné ; mais Pigault-Lebrun ne voulut rien avoir au delà de ce qui lui revenait par un partage égal entre ses frères et sœurs. En 1806, il eut une place dans l'administration des douanes et ne la quitta qu'en 1824. On lit, dans la première édition de la *Biographie universelle*, qu'il accompagna le roi Jérôme en Westphalie et qu'il joua un rôle important et peu honorable à la cour de Cassel. On y donne même, à ce sujet, des détails très-circonsciés mais, dans la nouvelle édition de ce recueil, on a reconnu la fausseté complète de ce récit.

La qualité dominante de Pigault-Lebrun est la verve, une verve qui tenait au fond de sa nature et n'était pas de jeunesse, puisqu'il avait près de quarante ans lorsqu'il écrivit son premier roman. Il la pousse jusqu'aux folies de la gaieté et ne cherche pas à la garantir des indécences alors à la mode. Le lecteur, d'abord rebuté par des aventures multipliées qui vont jusqu'à l'extravagance et à la grossièreté, est entraîné par le mouvement, la fécondité de l'imagination et l'interminable gaieté auxquels viennent se joindre quelquefois des observations fines et des lueurs de sensibilité. Le style, qui laisse à désirer au point de vue de la correction, a l'entrain et la

vivacité propres au genre de l'auteur. Les romans de Pigault-Lebrun sont *l'Enfant du carnaval* (1792) ; *les Barons de Felsheim* (1798) *Angélique et Jeanneton*, *Mon oncle Thomas*, *les Cent-vingt jours*, *la Folie espagnole*, tous les quatre en 1799 ; *M. de Kinglin*, *Théodore*, *Métusko*, tous les trois en 1800 ; *M. Botte* (1802) ; *Jérôme* (1804) ; *la Famille Luceval* (1806) ; *l'Homme à projets* (1807) ; *une Macédoine* (1811) ; *Tableaux de société* (1813) ; *Adélaïde de Méran* (1815) ; *le Garçon sans souci* ; avec R. Perrin (1816) ; *M. de Roberval* et *l'Officieux* (1818) ; *l'Homme à projets* et *Nous le sommes tous* (1819) ; *l'Observateur* (1820) ; *le Beau-père et le gendre*, avec son gendre Augier (1820) ; *la Sainte-Ligue* (1829). Les plus renommés de ces romans sont, avec les deux premiers de cette liste, *la Folie espagnole* et *M. Botte*. Pigault-Lebrun donna au théâtre plusieurs pièces, dont le succès fut presque égal à celui de ses romans : *le Pessimiste*, comédie en un acte, en vers (1789) ; *l'Amour et la Raison*, comédie en un acte, en prose (1791) ; *les Dragons et les Bénédictines*, vaudeville (1794) ; *les Dragons en cantonnement*, vaudeville (1794) ; *les Rivaux d'eux-mêmes*, comédie en un acte, en prose (1798), souvent reprise au Théâtre-Français, etc. Ses romans et son théâtre, ainsi que ses *Mélanges littéraires et critiques* (1816, 2 vol. in 8), ont été réunis sous le titre d'*Œuvres complètes* (Paris, 1822-1824. 20 vol. in-8). On a encore de lui *le Citateur* (1803, 2 vol. in-12), recueil de citations contre la religion chrétienne, empruntées en grande partie à Voltaire et mêlées de plaisanteries de la façon de l'auteur ; ce livre, saisi et condamné sous la Restauration, a été plusieurs fois réimprimé après 1830 ; *Histoire de France abrégée, à l'usage des gens du monde* (1823-28, 8 vol. in-8), ouvrage fort médiocre, qui va seulement jusqu'à la mort de Henri IV ; *Contes à mon petit-fils* (1831, 2 vol. in-12). — Son frère, PIGAULT-MAUBAILLARCK, mort vers 1830, a publié

deux romans dans le genre d'Anne Radcliffe : *la Famille Vicland* (Paris, 1809, 4 vol. in-12) ; *Isaure d'Aubigné* (1812, 4 vol. in-12), etc. — M. Émile Augier est, par sa mère, le petit-fils de Pigault-Lebrun.

Cf. Rabbe, etc. : *Biographie univ. des contemporains* ; — *Encyclopédie des gens du monde* ; — Querard : *la France littéraire*.

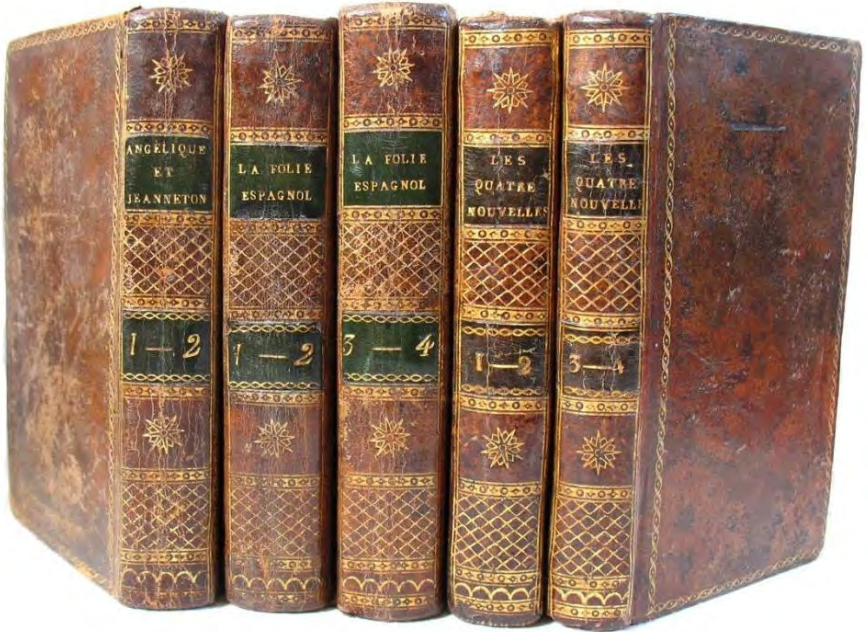


TABLE DES MATIÈRES

| | | |
|-------------------------|--|---------|
| Préface | (de l'éditeur, 2014) | 3-5 |
| Avis | (de l'auteur, 1829) | 9 |
| CHAP. I ^{er} . | Mon héros entre en scène. | 10-25 |
| CHAP. II. | Antoine la Mouche continue son voyage. | 26-39 |
| CHAP. III. | Entrée d'Antoine la Mouche à la Rochelle. | 40-67 |
| CHAP. IV. | Antoine la Mouche et Colombe sortent de la Rochelle. | 68-87 |
| CHAP. V. | Désespoir et consolation de M. de la Moucherie. | 88-113 |
| CHAP. VI. | M. de la Moucherie est ambassadeur | 114-137 |
| CHAP. VII. | M. de la Moucherie est introduit à la cour. | 138-161 |
| CHAP. VIII. | Le capitaine de la Moucherie éprouve un grand malheur. | 162-183 |
| CHAP. IX. | Histoire d'André. | 184-215 |
| CHAP. X. | La Moucherie est admis dans l'intimité des plénipotentiaires du roi. | 216-239 |
| CHAP. XI. | Catastrophes sur catastrophes. | 240-261 |
| CHAP. XII. | Antoine de Mouchy retrouve Colombe et se désespère. | 262-277 |
| CHAP. XIII. | Suite de la rencontre de Colombe. | 278-287 |
| CHAP, XIV. | Départ pour Étampes. André fait une rencontre imprévue. | 288-307 |
| CHAP. XV. | Arrivée de notre héros à Étampes | 308-331 |
| CHAP. XVI. | M. de la Tour fait un voyage. | 332-357 |
| CHAP. XVII | Second voyage à Limoges. | 358-383 |
| CHAP. XVIII. | Un évêque ligueur démasqué. | 384-407 |
| CHAP. XIX. | Faction des Seize. Second Voyage à Paris. | 408-420 |
| Annexe | Gustave Vapereau : « Pigault-Lebrun ». | 421-425 |

ISSN 2272-0685

Publication du *Corpus Étampois*

Directeur de publication : Bernard Gineste

12 rue des Glycines, 91150 Étampes

redaction@corpusetampois.com

BHASE n°9 (septembre 2014)

| | | |
|-------------------------|---|---------|
| Préface | (de l'éditeur, 2014) | 3-5 |
| Avis | (de l'auteur, 1829) | 9 |
| CHAP. I ^{er} . | Mon héros entre en scène. | 10-25 |
| CHAP. II. | Antoine la Mouche continue son voyage. | 26-39 |
| CHAP. III. | Entrée d'Antoine la Mouche à la Rochelle. | 40-67 |
| CHAP. IV. | Antoine la Mouche et Colombe sortent de la Rochelle. | 68-87 |
| CHAP. V. | Désespoir et consolation de M. de la Moucherie. | 88-113 |
| CHAP. VI. | M. de la Moucherie est ambassadeur | 114-137 |
| CHAP. VII. | M. de la Moucherie est introduit à la cour. | 138-161 |
| CHAP. VIII. | Le capitaine de la Moucherie éprouve un grand malheur. | 162-183 |
| CHAP. IX. | Histoire d'André. | 184-215 |
| CHAP. X. | La Moucherie est admis dans l'intimité des plénipotentiaires du roi. | 216-239 |
| CHAP. XI. | Catastrophes sur catastrophes. | 240-261 |
| CHAP. XII. | Antoine de Mouchy retrouve Colombe et se désespère. | 262-277 |
| CHAP. XIII. | Suite de la rencontre de Colombe. | 278-287 |
| CHAP. XIV. | Départ pour Étampes. André fait une rencontre imprévue. | 288-307 |
| CHAP. XV. | Arrivée de notre héros à Étampes | 308-331 |
| CHAP. XVI. | M. de la Tour fait un voyage. | 332-357 |
| CHAP. XVII. | Second voyage à Limoges. | 358-383 |
| CHAP. XVIII. | Un évêque ligueur démasqué. | 384-407 |
| CHAP. XIX. | Faction des Seize. Second Voyage à Paris. | 408-420 |
| Annexe | Gustave Vapereau : « Pigault-Lebrun ». | 421-425 |